(Étranger : 60 centimes.)

# LA VIE AU GRAND AIR

LES SPORTS D'HIVER A LEYZIN

DITIONS PIERRE LAFITTE & Cie
SAIS TOUT :: FERMES ET CHATEAUX :: FEMINA
SICA :: LA VIE AU GRAND AIR :: LIVRES, ROMANS
, aven. des Champs-Elysées et 9, aven. de l'Opéra.

Abonn. : *France 24 fr. — Étrange*
Les abonnés bénéficient de 2 fr. par an sur les acheteurs
et reçoivent en outre gratuitement les numéros spé
nombreuses primes dont la liste est envoyée sur
Les abonnements d'un an peuvent être payés en

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

# FLIRT

PARFUM
ULTRA
PERSISTANT

**ED. PINAUD**
18, Place Vendôme . PARIS

---

*Terrot & Cie*
*Dijon*

**La Marque des Touristes**

## Bicyclettes

à 2, 3, 4 6, et 10 vitesses par pédalage direct, rétro-direct ou par leviers.

## Motorette Terrot

2 ch., avec changement de vitesse progressif.

**Premier prix à tous les concours du T. C F.**

CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE

**Magasin à Paris : 30, av. de la Grande-Armée**

---

**AMBULANCES AUTOMOBILES DUPONT**
**10, rue Hautefeuille, 10, PARIS (VI)**
Tél. 818-67

Paris - Province - Étranger
**APPAREIL de SUSPENSION** *"breveté"* évitant toute secousse. — Personnel choisi et expérimenté.
*Téléphone 818-67*
Adr. télégrap. DUPONPEUIL-PARIS

---

**SUSPENSOIR MILLERET**
élastique sans sous-cuisses, 2 fr. 50
*pour VARICOCÈLES, HYDROCÈLES, CAVALIERS.*
BANDAGES CURATIFS, BAS-VARICES.
**LE GONIDEC, 13, Rue Etienne-Marcel, PARIS.**

---

**"A LA TOUR EIFFEL"**
**22f MONTRE** argent, cuvette argent, à cylindre, 8 rubis, gar. 2 ans.
VOUILLARMET, fabricant d'horlogerie, ex-président de la Société des Horlogers.
**85, Rue Battant, à Besançon (Doubs).**
**ENVOI des TARIFS et CATALOGUES GRATIS et FRANCO.**

---

Photographie d'Art *FEMINA*
Hôtel de *FEMINA* **BON** de réduction de 5 % sur les tarifs
Il suffit de présenter ce bon 90, Avenue des Champs-Élysées, pour bénéficier de cette remise.
***Les Abonnés ont droit à 10 0/0***
(Sur présentation de leur quittance d'abonnement)

---

**SAGE-FEMME** 1re cl. *Pensionnaires toute Époque.*
**BARLET, 112, rue Réaumur**
**Beauté des Seins. Épilation. Obésité.** — *Renseignements gratis*

---

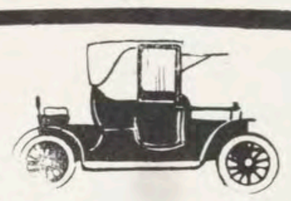
*PLUS DE CHEVAUX BOITEUX*

Guérison radicale et sûre
par
**L'ASPLINTO**
(de John ASKHAM, de Londres)
des
Suros, Courbes, Eparvins, Molettes, Vessigons, Efforts, etc.

SANS INTERRUPTION DU TRAVAIL
Indispensable aux chevaux de Selle, de Course, etc.
*Brochure explicative franco sur demande*
**PRIX : 3 fr. 75 — 6 fr. 50 — 9 fr. 25.**
**En Vente: Dr J. RENARD, 142, Avenue de Clichy — PARIS**

---

PLUIE ?
VENT ?
SOLEIL ?
Peu importe si vous avez un landaulet



# Darracq

14/16 ch. - 4 cyl.
6.950 fr. - Châssis 5.000 fr.
CATALOGUE FRANCO
*Essais chez tous les Agents de Darracq.*
USINES A SURESNES

---

# PLAQUES PAPIERS PRODUITS LUMIÈRE

*Le VADE MECUM du PHOTOGRAPHE est L'AGENDA LUMIÈRE 1910*
*Envoi franco contre 1f10c adressé à la SOCIÉTÉ LUMIÈRE à LYON-MONPLAISIR*

---

**SAVON DENTIFRICE VIGIER** *Le meilleur dentifrice antiseptique* pour l'entretien des Dents, Gencives, Muqueuses, et éviter les accidents de la Bouche. Boîte porcelaine : 3 fr SAVONS HYGIENIQUES et MEDICAMENTEUX à tous médicaments : S. au beurre de Cacao ; S. Goudron ; S. Naphtal soufré ; S. à Ichtyol ; S. Boraté : S. Sulfureux, etc. PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, *12, Boulevard Bonne-Nouvelle, PARIS.*

---

*Cycles, Tricars, Trivoiturettes*

# GRIFFON

Cycles Griffon
Courbevoie (Seine)

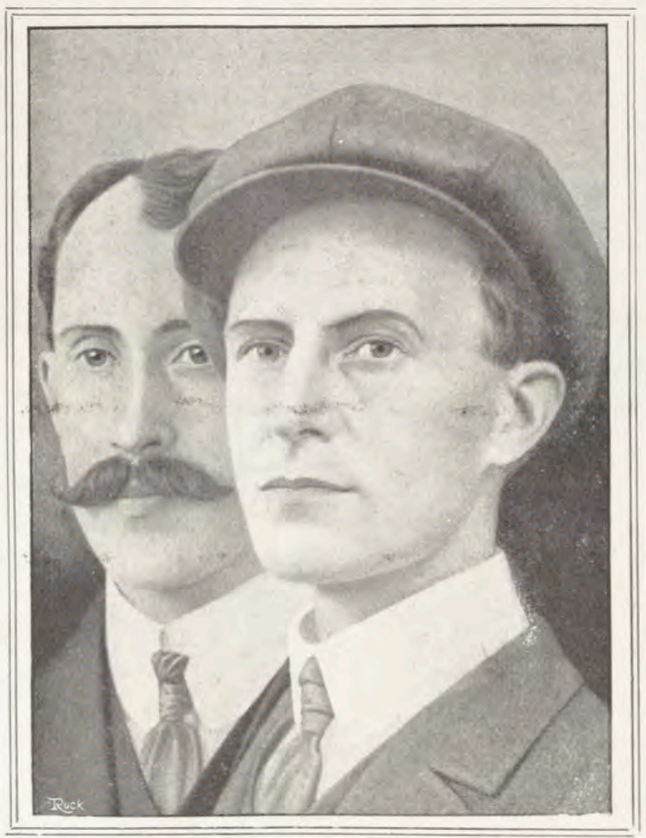
DÉTAIL
22, Av. de la Gde-Armée.

---

LIBRAIRIE PIERRE LAFITTE & Cie
90, Avenue des Champs-Élysées, 90 - Paris

# LIVRE D'OR DE LA CONQUÊTE DE L'AIR

Édition de grand luxe sur alfa.



Tirage limité à 500 exempl. numérotés.

ORVILLE et WILBUR WRIGHT

Cet Ouvrage, d'un luxe exceptionnel, renferme des études approfondies sur la conquête du ciel en sphériques, dirigeables et aéroplanes, par les plus hautes personnalités de l'aéronautique. Ses 10 hors-texte en couleurs, ses 400 illustrations en font une incomparable œuvre d'art. Articles inédits de MM. Latham, Wilbur et O. Wright, Blériot, Farman, Ader, Delagrange, Flammarion, Santos-Dumont, de Lambert, H. de la Vaulx, Besançon, Archdeacon, Humbert, Ferber, Kapferer, Leblanc, Lestonnat, le commandant Renard, le capitaine Spelterini, Zeppelin.

***L'exemplaire dans un étui.*** **100 fr.**

PROSPECTUS SPÉCIAL A DOMICILE SUR DEMANDE

---

# PRENEZ GARDE, Mad

*vous commencez à grossir, et grossir, vieillir. Prenez donc tous les jours* dragées de **THYROIDINE BOUTY**, *et votre* restera *ou redeviendra svelte. — Le fla* 50 dragées est expédié franco par le, **LABORAT** 1, Rue de Châteaudun, Paris, contre mandat-poste **TRAITEMENT INOFFENSIF ET ABSOLUMENT CER** en ayant soin de bien spécifier : ***Thyroïdine B***

---

la voiture de tourism
la plus pratique

Double Phaéton

# GLADIATOR

12 HP 4 cyl
*Usines et Bureaux :*
*29, Quai National*
PUTEAUX (Seine)

A. FORMISYN

---

LA GLYCÉRINE SAVONNEUSE

Ce savon liquide parfume la peau, l'assouplit, et la préserve des inconvénients du froid.

**L.T. PIVER PARIS**

---

CHAUSSURES
SKIS

# BARDIN

35, Rue de l'Arbre-Sec
PARIS

SPÉCIALISTE POUR
LA MONTAGNE

---

**PARCS ET JARDINS**
CRÉATION ET RESTAURATION
TRACÉS DE TOUS STYLES

# E. REDONT

Architecte Paysagiste — Grand Prix
***PARIS, 61, rue Louis-Blanc***
le jeudi, de 10 heures à midi

ENTREPRISE GÉNÉRALE A FORFAIT
POUR LA FRANCE ET L'ÉTRANGER

**Parcs de Sports ⌀ Terrains de jeux**
**Jardins de ville, de campagne**
**⌀ ⌀ ⌀ ⌀ et d'utilité. ⌀ ⌀ ⌀ ⌀**

---

**Lire**

# MUSICA

**LE 1er DE CHAQUE MOIS**

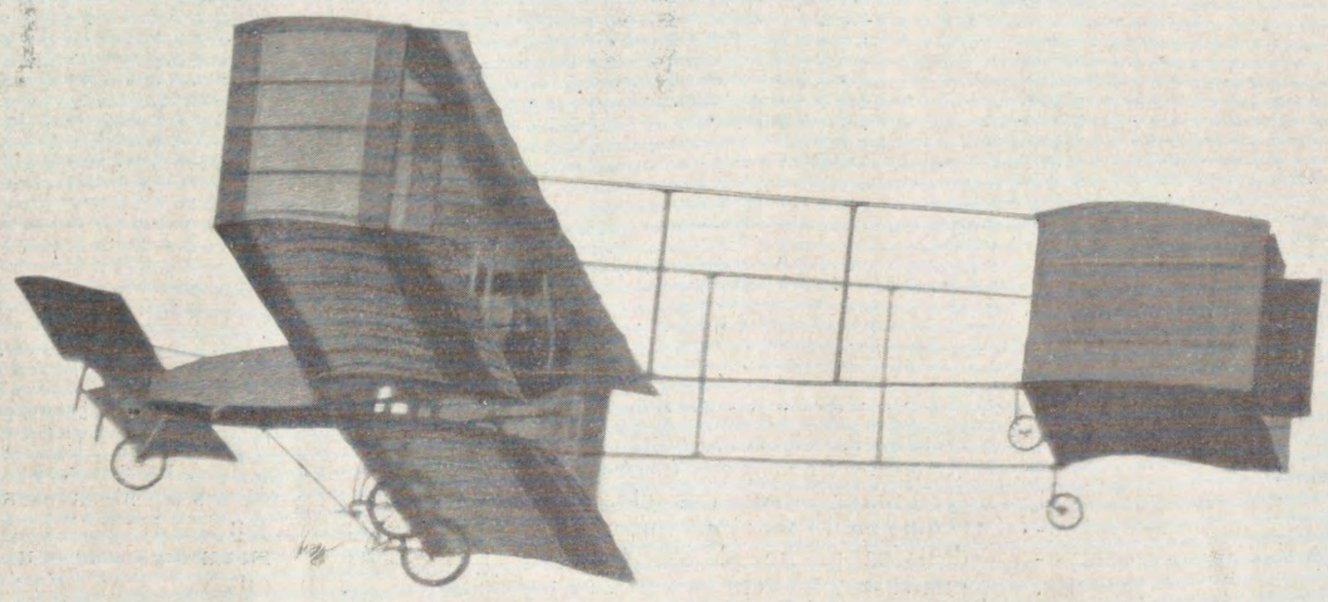
Tous droits de reproduction et de traduction sont réservés pour tous pays. Copyright in U. S. A. February 19 th 1910.

# La Vie au Grand Air

*ABONNEMENTS :*
*France*, 24 francs. — *Étranger*, 28 francs.
Changement d'adresse : 0 fr. 75
Les abonnés bénéficient de 2 fr. par an sur les acheteurs au numéro et reçoivent en outre gratuitement les numéros spéciaux et de nombreuses primes dont la liste est envoyée sur demande.
Les abonnements d'un an peuvent être payés en deux fois.

19 Février 1910 — N° 596
*ÉDITIONS PIERRE LAFITTE & Cie*
*Direction et Rédaction :* 90, av. des Champs-Élysées. Paris — Tél. 528-64-66-68
*Salle d'exposition :* 9, avenue de l'Opéra.
*Messageries :* 56, avenue du Maine.
Publicité : HUGUET-MINART & Cie, 11, boulevard des Italiens.

*PUBLICITÉ*
*Pages d'Annonces*, la ligne .. .. 2 fr.
*La page* .. .. .. .. .. .. .. .. 600 fr.
*Encartage*.. .. .. .. .. .. .. .. 750 fr.



**ROUGIER, LE TRIOMPHATEUR D'HÉLIOPOLIS**

*Héliopolis a remporté un très grand succès avec sa semaine d'aviation qui, commencée le 6 février, s'est terminée le 13. Devant une foule énorme, les diverses épreuves ont été disputées par quelques-uns de nos meilleurs aviateurs : tels Rougier, Latham, Le Blon, Balsan, Duray, Métrot, sans oublier Mme de Laroche. Nous reviendrons d'ailleurs longuement la semaine prochaine sur cet important meeting, dans lequel le sympathique Rougier a glané une ample moisson de lauriers.*

# LES SPORTS D'HIVER

**L'hiver, longtemps, fut considéré comme une morte saison pour les sports. Depuis quelque temps, chaque année, toutes les villes situées dans les montagnes organisent des meetings où sont accomplies des prouesses athlétiques.**

*Rittberger, de Berlin, et Mlle Eilers dans le championnat de figures.*

*Oscar Mathiesen, champion du monde, des 500, 1.500 et 5.000 m.*

*Jacobson et Mlle Eilers dans le championnat du saut.*

**Quelques lauréats de Davos.**

L'HIVER fut longtemps chez nous un incompris. Un incompris parce qu'un inconnu. De lui nous ne connaissions guère en effet que son aspect pauvre et sale de mendiant au masque de boue, au chapeau de brume, traînant, à travers nos campagnes désolées, son cortège de pluies et de vents, en somme le trouble-fête dépêché par quelque Dieu méchant pour punir les crimes de la terre en interrompant ses plaisirs. Et n'est-ce pas la figure qu'il prend d'ordinaire, le personnage qu'il joua trop longtemps chez nous, les soi-disant privilégiés des climats tempérés? Même quand d'aventure, tel le magicien des Contes de fées, il posait son laid travestissement, le visage qu'il nous montrait était beau sans doute, mais grave, sévère et sinon ennemi, fâcheusement étranger.

Il est arrivé que nos artistes et poètes aient dit la beauté de l'hiver. Mais à cette beauté se lie inséparablement, dans leur esprit, une idée de tristesse. Elle y a pour accessoires le silence et l'ennui.

Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui,

chante Stéphane Mallarmé.

Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée,

a dit encore le chef de l'école symboliste.

D'autres furent sensibles à la mélancolie de l'hiver. Il leur inspira des pensées de deuil :

Du moins que mon chant d'hiver
Vous incline à rêver d'elles,

soupire Le Cardonnel.

Et plus berceur — encore — le doux poète de *Sagesse :*

La neige tombe en longs traits de charpie
A travers le coucher sanguinolent,
Et l'air a l'air d'être un soupir d'automne...

Chez tous, l'hiver éveille des mirages funèbres. Et cet hiver a son charme peut-être. Tout de même il lui manque le don suprême, au moins selon le cœur du sportsman : la vie.

Lorsqu'un jour donc, il y a bien une dizaine d'années, je m'avisai de présenter à nos compatriotes, dans je ne sais plus quel quotidien sportif, un autre hiver, un hiver vivant et joyeux, l'hiver du Nord ou de la montagne beaucoup crièrent au paradoxe et restèrent incrédules. Ils ne le sont plus aujourd'hui. Cet hiver, si beaucoup ne l'ont pas encore vu, beaucoup par contre le connaissent déjà, qui habitent nos pays de frontière : Vosges, Alpes, Pyrénées, et tous sont renseignés sur son compte pour avoir à lire tous les jours les récits merveilleux des fêtes dont il est le héros.

Que celui pourtant qui veut imaginer l'hiver dans sa pleine et mouvante beauté émigre mentalement vers le Nord, sa patrie naturelle. Là il est vraiment lui-même; là il est aussi l'ami, l'hôte attendu et qui ne manque jamais au rendez-vous, celui dont l'arrivée est le signal du réveil de toutes les énergies qui sommeillaient l'été : du grand réveil sportif.

L'ingéniosité de l'homme du Nord aux prises avec les rigueurs de la nature les a converties en instruments de joie. Des multiples jeux du Septentrional, nous ne connaissions guère, voici quelques saisons, que le patin, et par ses apprentissages rebutants. Là-haut, l'enfant apprend à patiner en même temps qu'à marcher, et il devient sans effort un virtuose de la lame d'argent. Sport au demeurant très ancien, et où, si j'en crois *Le The Record of Sports*, l'os métacarpal d'un animal tenait la place et faisait l'office de ladite lame d'argent, qui est, en fait, une lame d'acier. Vous savez toujours qu'il n'est sport plus mâle, ni plus gracieux que celui où brillèrent les Paulsen, les Donoghne, les Gundersen, les Walthen, et le plus grand de tous peut-être, le Norwégien Hagen. Citerai je en passant quelques chiffres? les 1.000 mètres, en 1 m. 34 s., les 1.500 mètres, en 2 m. 22 s. 3/5, les 10.000 mètres, en 17 m, 50 s. 3/5, d'Ooestlund, encore un Norvégien; les 500 mètres, en 44 s. 4/5 de Gundersen, les 5.000 mètres de notre vieil ami Jaap Eden, en 8 m. 37 s. 3/5, les 32 kilom. 370 m. enfin dans l'heure, du Hollandais Kœning?

A côté de la vitesse pure, l'adresse de ses champions, les Salchow et les Fuchs; les maîtres de la figure et les représentants des deux grandes écoles rivales, la Suédoise et la Viennoise. Un jour, un patineur hardi et paresseux eut l'idée de s'adjoindre une voile : le patin ailé était inventé; et maintenant sur les grands lacs gelés de Suède, sur la mer glacée qui relie Saint-Pétersbourg à Cronstadt, on voit, on voyait, avant les Wright, glisser des hommes-oiseaux.

Dans les pays de montagnes, en Norvège, un rival est né au patin: le ski, longue et étroite raquette de bois qu'on s'ajuste à chaque pied. Ainsi chaussé, la main armée du stick montagnard, le touriste s'élance à la conquête des grands déserts de neige. Nulle pente, presque, qu'il n'escalade ou ne dévale, et nos illustrés nous ont familiarisés avec ce jeu hardi où l'homme, lancé à toute vitesse sur une colline coupée à angle droit, franchit au vol des distances fantastiques, 25 à 30 mètres : le saut du ski.

Et c'est, dans le genre « spectaculaire » les promenades nocturnes aux flambeaux, les longues théories sombres des skieurs, garçons et filles, sous la blanche voûte des pins pareille au dôme de quelque palais enchanté.

Le ski n'est plus seulement un sport norvégien : c'est un sport international, un sport français; c'est plus qu'un sport, c'est un moyen de locomotion montagnarde, adopté par les armées de France, d'Italie. Nos petits Alpins s'y exercent et déjà y excellent.

Il y a le kjœlke aussi, très cher à la jeunesse de Norvège; le petit traîneau bas à deux places, avec quoi, rasant le sol glacé, des couples luttent de vitesse, d'adresse, de sang-froid, sur les collines tournantes qui enserrent Christiana la gaie. Rien n'égale, paraît-il, l'ivresse de cette chute volontaire, que relève une pointe de danger. Le kjœlke national du Norvégien rappelle la « luge » et le « toboggan » du Suisse, et le fougueux bobsleigh à la quadruple équipe : la montagne, c'est encore le Nord...

Le magnifique hiver a ses fêtes de nuit et de jour, si pittoresques dans leur cadre neigeux de bois et de coteaux; ses parties de hockeys, ses danses, ses carrousels militaires, ses courses au trot de chevaux et de rennes attelés à d'aériens traîneaux que mènent des hommes-fantômes.

Mais, hélas! l'hiver, le vrai, reste pour nous, Français du Centre de l'Ouest et du Sud, un étranger, un passant. Mais il n'est plus un incompris, bien moins encore un ennemi: c'est le Prince Charmant capricieux et malin, qui, trop volontiers, nous joue le tour de se dérober aux fêtes qu'on lui prépare!...

Sur la ville et sur la campagne la neige tombe. Elle tombe, mais elle fond. Et aussi bien qu'en ferions-nous, à notre douce Ile-de-France, si elle restait ? De la beauté et de la joie, comme là-haut, comme là-bas ? Non, de la boue.

PAUL HAMELLE.

(Clichés et article de notre correspondant particulier.)

# L'ACCIDENT DE MORTIMER-SINGER

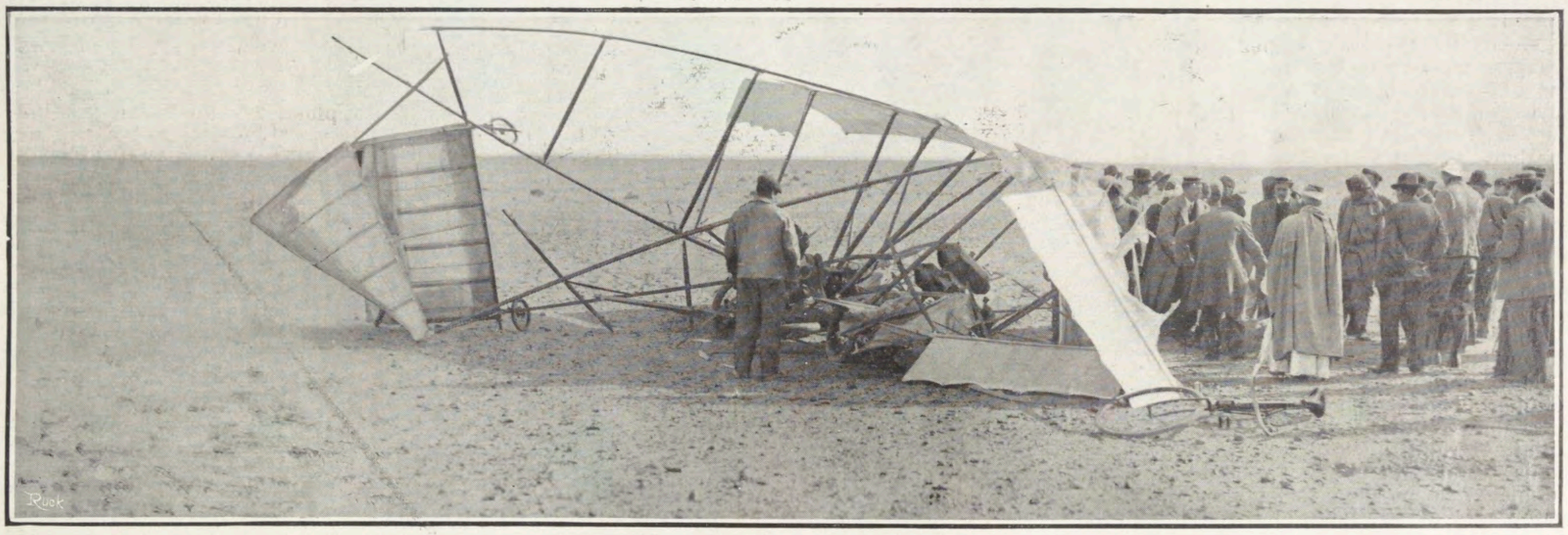
**Tandis que les aviateurs s'entraînaient pour le meeting d'Héliopolis, Mortimer-Singer a été victime d'un très grave accident**

**L'appareil après la chute.**

*L'aviateur ayant fait une fausse manœuvre dans un virage, abordé à angle droit, fit une chute de 35 mètres.*

**La victime.**

*Mortimer-Singer vient d'être retiré des débris de son appareil. Il a la cuisse brisée en trois endroits.*




**Les secours après l'accident.**

*L'appareil fut déséquilibré par suite d'un faux mouvement et s'inclina, faute d'une manœuvre suffisante des ailerons. Le bout de l'aile droite touchant d'abord, amortit le choc, ce qui sauva la vie de l'aviateur.*

Le 1er février, à 10 heures du matin, sur le champ d'aviation d'Héliopolis, l'aviateur Mortimer-Singer faisait des essais avec son Farman. Déjà, Latham avait eu son appareil complètement réduit en miettes, mais il avait eu la chance de s'en tirer avec une contusion à la joue seulement. Mortimer-Singer, moins heureux, se brisa à la cuisse en trois endroits. Sa chute fut la même que celle de Latham et ces deux accidents rééditaient d'une façon exacte, heureusement moins tragique, celui qui causa la mort de Delagrange.

Voici comment se produisit la chute de Mortimer-Singer : en entrant dans un virage à angle droit, l'appareil, par suite d'un faux mouvement, se cabra. Il fut déséquilibré et s'inclina, faute d'une manœuvre suffisante des ailerons. Dans les appareils Farman, le pilote rétablit, en virant, l'équilibre transversal, en manœuvrant un des deux ailerons placés sur la cellule principale.

Mortimer-Singer ne se redressa pas, l'appareil s'inclina de plus en plus dans le sens transversal sur la droite, faisant un angle d'environ 60 degrés et, perdant ainsi de sa vitesse, il glissa et s'écrasa sur le sol. Il était à une hauteur de 35 mètres environ. Heureusement, le biplan tomba incliné et le bout de l'aile droite touchant d'abord, amortit le choc, ce qui sauva la vie de l'aviateur.

Mortimer-Singer eut néanmoins la cuisse fracturée en trois endroits près du bassin, et de nombreuses contusions.

Quelques jours auparavant, Mortimer-Singer avait eu l'originale idée de se rendre en aéroplane au mess des officiers des Dragoon's Guards. Il avait échoué dans son essai et avait atterri dans de mauvaises conditions.

De leur sang, sinon de leur vie — heureusement! — les aviateurs ont, maintenant, payé leur tribut à la fatalité à Héliopolis. Puisque, hélas! tout progrès exige qu'on immole des victimes, espérons que nous n'aurons plus à déplorer de nouveaux accidents, sous le ciel magnifique, mais parfois traître d'Egypte. M. Mortimer-Singer est un Mécène du sport. Il possède une fortune considérable et était venu à ses frais à Héliopolis. Il est le doyen des aviateurs, ayant environ cinquante ans.

Henry Gouzée.

# LES TRUQUAGES DANS LE SPORT (1)

## VI — L'AUTOMOBILE.

**Notre collaborateur termine aujourd'hui son intéressante série consacrée aux truquages dans les sports. Il s'occupe de l'automobile et ne pouvait donner opinion plus autorisée que celle du brillant conducteur Rigal, champion du volant jadis, aviateur aujourd'hui.**

Nous voici arrivé aujourd'hui à la fin de notre étude sur les truquages dans les sports. Nous aurons ainsi passé en revue tous ceux qui sont susceptibles de donner lieu à des manœuvres plus ou moins ingénieuses. Ceux qui auront trouvé exagérées notre loyauté et notre indépendance ne recevront aucune excuse de notre part. Il nous semble trop impérieux le devoir de dévoiler les trucs qui peuvent nuire au sport et l'empêcher d'être ce qu'il doit être : loyal, sincère et juste.

Si nos articles ont déplu à quelques-uns, par contre nombre de lecteurs nous ont félicité de ce *vacuum cleaner*, de cette œuvre de salubrité sportive. Et nous nous estimons suffisamment heureux ainsi.

**Les truquages dans les courses d'automobiles.** Nous abordons aujourd'hui le chapitre des courses d'automobiles. Nous avions besoin d'un vieux de la vieille pour nous renseigner, d'un champion du volant, honnête, mais suffisamment intelligent pour se rendre compte des fraudes possibles. Nous nous sommes adressé au fameux coureur Rigal, qui a suivi toutes les étapes : de la bicyclette, il passa au tricycle, à la motocyclette, puis à la voiture et le voilà maintenant lancé dans l'aviation, où il remportera sans nul doute des succès aussi brillants, des triomphes aussi nombreux que ceux qu'il a glanés jusqu'ici dans tous les sports auxquels il s'est consacré.

— Depuis la création des courses en circuit fermé, nous dit Rigal, les truquages sont rendus impossibles. Tous les coureurs partent avec les mêmes veines. La construction seule de la voiture et la chance doivent entrer en ligne de compte. Aucun n'est avantagé par une ruse vis-à-vis de son concurrent. On part, et Dieu veuille qu'on arrive. Il est le seul facteur de truquage.

Mais, autrefois, il n'en était pas ainsi et l'on peut dire que c'était, sinon à celui qui truquerait le plus, mais à celui qui truquerait le mieux. Je me souviens des concours et des records à l'alcool. Là, l'ingéniosité des concurrents était mise à dure épreuve. Mais ce qu'on avait dû trouver de mieux était, certes, le procédé suivant : les malins employaient des réservoirs à double fond. Dans le fond du dessous, on mettait de l'essence suffisante pour couvrir le parcours, puis on faisait remplir le réservoir du dessus avec de l'alcool par les commissaires qui, très dignes et très sereins (sans calembour), le plombaient avec dignité. On marchait alors à l'essence. La beauté des résultats en revenait à l'alcool et tout le monde était content. N'était-ce pas le rêve ?

Dans les épreuves où le combustible était compté, il arriva à un de mes camarades d'être obligé d'ouvrir son robinet d'essence à un kilomètre de l'arrivée, au risque de perdre du temps, parce qu'il en avait plus qu'au départ. Le même, dans une autre course, trouva moyen de courir plus de cent kilomètres avec un litre d'essence ! Ce résultat merveilleux, pour tout autre qu'un commissaire, ne fut jamais tiré au clair. Pourquoi ? On ne l'a jamais su. Je ne me charge pas de vous l'expliquer, je me contente de vous le signaler.

Pendant que j'y suis, je me permettrai de vous rappeler le cas de ce coureur qui, dans un concours de roues élastiques, trouva fort ingénieux de s'inscrire en partant avec de beaux et rutiliants pneumatiques. Hélas ! au bout de la première étape, à Dijon, quel ne fut pas son désespoir de voir éclater ses roues caoutchouteuses sous le coup de poinçon du commissaire ! Quel crime, que de perdre ces beaux pneumatiques qui auraient pu passer si longtemps pour les meilleures des roues élastiques ! On ne peut pas tout prévoir, malheureusement !

Dans Paris-Amsterdam, l'une des premières courses d'automobiles, la malice des constructeurs et des coureurs, fut mise à la torture. Toujours est-il qu'un concurrent partit avec un moteur revêtu de tous les plombs imaginables et qu'il finit le parcours avec un moteur absolument neuf, sans aucun plomb et que — merveilles des merveilles ! — pas un commissaire ne put prouver qu'il y avait eu la moindre fraude !

Je vous rappellerai également le moyen gentil et agréable que nous avions tous imaginé dans la course Paris-Corbeil et retour à la consommation, sur cent kilomètres.

Il faisait très froid. C'était en plein hiver. Chaque coureur avait à bord un commissaire d'une maison concurrente et un mécanicien. On prend le départ. Il fait froid. Lamentations réciproques.

— Je n'ai jamais eu aussi froid, déclarait hautement le coureur qui tenait le volant.

— Moi non plus, répondait le commissaire.

— Pour du froid, c'est rudement bien imité.

— Quand on pense que des gens ont fait la guerre par une température semblable !...

Suivait une conversation mi-météorologique, mi-patriotique qui durait jusqu'à Corbeil. Alors, là :

— Si on allait prendre une boisson qui nous réchaufferait ? insinuait le coureur.

— Dame ! Je crois que ça ne ferait pas mal ! acquiesçait le commissaire.

Et on se dirigeait vers un café, tandis qu'on laissait la voiture aux mains du mécanicien, qui s'empressait de travailler à la voiture et de lui donner, à elle aussi, des reconstituants pour revenir à Paris.

**Pour faire le poids.** Dans les épreuves où un poids était exigé, nous avons vu toutes sortes de truquages ingénieux : depuis ceux qui enlevèrent au moyen de vilebrequins tant de métal que le châssis ressemblait à une véritable dentelle, jusqu'à ceux qui omettaient de mettre leur boîte de vitesse au complet, qui plaçaient des ressorts très faibles et remettaient le tout au départ. A Ostende, un de mes camarades se vit dans l'obligation de retirer tous ses roulements à billes, toute la graisse et même l'huile, de nettoyer toute sa voiture à l'essence pour arriver au poids exigé. Je vous garantis qu'au départ, l'automobile dépassait de quelques kilos le poids conr venu.

Mais peut-on en vouloi- aux coureurs ? Les commissaires n'avaient qu'à exiger que la voiture fût amenée au contrôle par les moyens du bord et non point à la main, comme tous les concurrents le faisaient.

Je vous citerai encore un beau truquage. C'est l'un de ceux qui furent employés dans Paris-Berlin, Paris-Vienne et Paris-Madrid. Le chef de courses d'une maison recevait tout à coup, la veille du passage d'une voiture, une dépêche ainsi conçue :

« Cylindre abîmé, avisez, etc... »

Il savait ce que télégraphier veut dire. Au contrôle, la voiture arrivait. Immédiatement une équipe de merveilleux ouvriers la travaillaient et au bout de deux ou trois heures, — à cette époque, ce n'était pas une perte vous repartiez avec une voiture toute neuve.

Quant aux courses de motocyclettes, à l'époque où l'on courait par catégories, celle des 50 kilos vitesse était particulièrement visée par les coureurs. Les motocyclettes trop lourdes étaient amenées à la main, aux commissaires sans piston, ni volant. Tout ce qu'on pouvait enlever était supprimé.

A ce moment, tout le monde truquait et bien stupide aurait été celui qui n'aurait pas agi comme les autres.

Mais depuis la création des courses en circuit fermé, les truquages devenaient absolument impossibles, les ravitaillements s'effectuant en public sous l'œil attentif des commissaires. Qu'en est-il résulté ? La faillite des champions-gentlemen. Du jour où il fut impossible de concilier le sort avec les manœuvres plus ou moins illicites, ceux-ci se retirèrent des courses, constatant qu'il n'y avait plus rien à faire pour eux. Ils laissèrent la place aux coureurs de métier, aux mécaniciens, à nous et se contentèrent de manger leurs revenus sans venir retirer le pain de la bouche des professionnels que nous sommes et que nous nous flattons d'être.

JACQUES MORTANE.

**Rigal et son aéroplane.**

*Rigal, dont nous publions l'interwiew, a quitté l'automobile pour l'aviation où de brillants succès lui sont, sans nul doute, réservés.*

(1) Voir le numéro 591 et suivants.

La Vie au Grand Air

# LES SPORTS D'HIVER A LEYZIN

LE HOCKEY SUR GLACE

*Le meeting de sports d'hiver organisé à Leyzin avait attiré de nombreux concurrents qui se disputèrent avec acharnement les divers prix alloués aux gagnants. La piste de bobsleighs permet d'atteindre des vitesses de records et elle est tellement bien établie que les accidents y sont fort rares. Quelques excellentes équipes suisses, allemandes et mêmes anglaises se rencontrèrent dans les matches de hockey sur glace. Nous publions une photographie représentant une rencontre dans les séries éliminatoires.*

# NEWPORT BAT LE STADE

**Le Stade ne se laisse marquer que 15 points à 3 par Newport**

**Le premier essai de Newport.**

*C'est au bout d'une minute de jeu que les Gallois marquèrent leur premier essai après une série de passes redoublées par tous leurs trois-quarts. Dans le médaillon de gauche, une sortie de touche par les Gallois. A droite les trois-quarts Gallois partent en passe.*

Lors de l'écrasement du Cercle par le Stade, l'arbitre fut surpris d'entendre proférer d'hermétiques formules par le sympathique Baurin : « Central 3; normal 76 », chuchotait-il mystérieusement au moment de jouer la mêlée. Interrogé, il voulut bien expliquer que c'étaient là des termes spéciaux désignant des tactiques spéciales, et que, du reste, s'il voulait en entendre bien d'autres, l'arbitre n'avait qu'à prêter l'oreille, car le Stade ne possédait pas moins de 1.751 combinaisons, toutes zélandaises et classées sous des noms à la fois logiques et propres à impressionner l'adversaire.

Je ne sais s'il faut l'attribuer à ces 1.751 combinaisons, mais toujours est-il que le Stade joua mardi dernier, contre les Gallois, une merveilleuse partie. Non seulement les rouges et bleus commencent à posséder une exacte notion de ce que doit être une défense rigoureuse, plaquant sec et dur, mais encore ils montrèrent mardi une grande science de l'attaque. Non contents de feinter et de passer comme s'ils avaient tous vu le jour à Sydney, ils eurent encore des dribblings marqués au coin écossais le plus pur et qui, au dire de Brennus, eussent été fort applaudis à Edimbourg. Enfin, la fameuse mêlée qui supporta l'assaut de tant de sarcasmes, se conduisit fort honorablement, et, à plusieurs reprises, s'assura le ballon.

Tous les équipiers du Stade ne furent pas également heureux : c'est ainsi que l'infortuné Combes, que sa blanche culotte signalait tout particulièrement aux foules, ne joua pas dans un style très brillant; ses fautes coûtèrent d'ailleurs deux essais à son Club. Il est vrai que chaque fois Combes, en signe de douleur, brandissait vers les cieux des mains désespérées.

Quant aux trois-quarts, ils furent au-dessus de tout éloge. Vareilles fut le Vareilles que nous connaissons, adroit, vif et prompt à se glisser par toutes les ouvertures. Quant à Dedet, le winger, il se surpassa : nous possédons en lui un remarquable joueur égal aux meilleurs, et dont le Stade peut s'enorgueillir à juste titre. Son camarade de Meuizon, trois-quart de seconde et remplaçant de de Jouvencel, mérite lui aussi une mention spéciale. Ce jeune homme a gagné ses galons d'équipier premier; très vite, très adroit, il n'a pas été victime de cette émotion qui paralyse si souvent les jeunes jouant pour la première fois un match international. Il faut aussi féliciter Gallichon, qui, bien que se tenant un peu près de sa mêlée, réussit de fort belles ouvertures.

Quant aux avants, ils furent insidieux et tenaces et il n'est pas jusqu'au gros Redelsperger qui ne se montrât plein de finesse. La première mi-temps tout entière se joua dans les vingt-deux Français, sauf une légère incursion en territoire anglais et que nous mîmes à profit pour marquer un but sur coup franc. Pourtant, jamais le Stade ne donna l'impression d'être écrasé, et jamais le jeu ne fut confus ni laid à voir.

Henry Dispan.

# Le Mardi-Gras des Joueurs d'Association

**Le Comité du Nord remporte une belle victoire sur celui de Paris et les fougueux Sudistes battent les gens du Nord**

**Une charge du Sud.**

*Les avants du Sud montrèrent plus d'ardeur que ceux du Nord, mais combinèrent d'une façon bien moins savante.*

**Un dégagement du Nord.**

*La défense du Nord fut, de même que celle du Midi, assez faible, pourtant elle réussit parfois de beaux dégagements.*

**Un bel arrêt.**

*Charles Billot, bien que le terrain ne s'y prêtât guère, réussit de fort beaux arrêts et de jolis dégagements.*

**Une charge du Nord.**

*Les avants du Comité du Nord surclassèrent absolument ceux du Comité de Paris.*

Les sportmen furent, ce Mardi-Gras, singulièrement favorisés. Les amateurs de ballon ovale trouvèrent, au Parc-des-Princes, les sensations qui leur sont chères, tandis qu'à La Chapelle les fervents de l'Association eurent deux beaux matches à contempler. Il faut regretter toutefois que le temps n'ait pas voulu se montrer un peu moins humide au cours de toutes ces parties.

**Le Sud bat le Nord** C'est par trois buts à deux que les bouillants Méridionaux, sous la direction de Bayrou, défirent les joueurs du Nord.

Pourtant, les malheureux Nordistes méritaient de faire jeu égal, car les deux équipes se valaient sensiblement.

Ce fut une fort jolie partie, et qui nous permet d'espérer que d'ici quelque temps, les joueurs Méridionaux figureront honorablement dans nos équipes nationales.

**Le Nord défait Paris.** Les équipes représentatives des Comités du Nord et de Paris nous firent vraiment assister à du beau jeu. Mais disons tout de suite que le Nord fut de beaucoup supérieur à Paris. En effet, le véritable résultat n'est pas 5 à 3, mais 6 à 2, French ayant accordé à Paris un but manifestement off-side marqué par Chandezon, et n'ayant pas donné au Nord un but nettement rentré.

Les avants Nordistes dominèrent manifestement ceux de Paris. Bacrot, le jeune ailier de l'Olympique lillois, fut absolument merveilleux et on peut lui prédire un avenir tissé, si j'ose dire, de capes internationales. Quant à Eloy le centre avant, de l'Olympique lillois, il nous étonna maintes fois par son jeu du britannisme le plus pur. Les demis du Nord constituèrent le point faible de l'équipe. Ils furent courageux, travaillèrent du mieux possible, mais, hélas, sans grande efficacité. Des deux arrières, Hanet fut certainement le meilleur. Quant au Boulonais Tillette, il fut un gardien de but absolument parfait; il me semble que sa place dans l'équipe de France ne doit pas faire l'ombre d'un doute.

Quant aux Parisiens, ils réussirent également de bonnes choses, principalement au début.

J. B. Fanor.

# LE GALA DES INONDÉ

**Dan Mac Ketrick.**
*Le manager de Willie Lewis, M. Dan Mac Ketrick, avait eu l'initiative de la fête.*

**Billy Papke.**
*Le champion des poids moyens s'est rencontré avec Fruitier et Desruelles.*

**Hubert Desruelles.**
*Qui n'a pas craint de venir de Roubaix pour matcher Billy Papke.*

**Un cliche sensationnel :**
*De gauche à droite : 1er rang : W. Reese, Carpentier, M. Casterès, Denis, Fruitier. 2e rang : Cottard, M. Dan Mac Ketrick, M. Lippe, Ch. Hitte, Gillard, Bert Keyes, M. Ralph Bérard, Harry*

**Un gr**
*De gauche à droite : C Schwartz, Al Kubiak et H Gala*
*(Les gants avaient été f*

**Le Gala Sportif, organisé par Willie Lewis, avec le concours de la *Vie au Grand Air*, a rem=**

De tous les articles que j'ai donnés à la *Vie au Grand Air* — il y en a quelques-uns — il n'en est pas un seul qui m'ait fait autant de plaisir à écrire que celui-ci. Je puis y faire part publiquement de ma reconnaissance émue pour tous ceux qui ont bien voulu nous prêter leur précieux concours au Gala organisé par Willie Lewis et la *Vie au Grand Air* au Théâtre Femina, le 10 février dernier.

Je connaissais le noble désintéressement des athlètes lorsqu'il s'agit d'accomplir une bonne œuvre. L'infortune des victimes des inondations nous avait permis d'élaborer un programme tel qu'il était impossible d'en espérer un semblable.

Et pourtant, nous avons réalisé ce tour de force, ainsi qu'en attestent toutes les félicitations que nous avons reçues. Cette phrase pourrait sembler pleine de prétention. Or, il n'en est rien, car tout l'honneur, toute la beauté, tout l'intérêt de cette fête ne reviennent nullement aux organisateurs, mais aux champions.

Et, fait extraordinaire, dont il n'y a pas d'exemple, je crois, dans les fastes du théâtre et du sport, pas un seul de ceux qui étaient inscrits au programme ne manqua. Arthur Warner, cloué au lit, ne put venir : il envoya Perroud pour le remplacer : grâce à cette pénible circonstance nous avons eu deux hommes de cœur au lieu d'un.

Notons également le beau geste de Nytram, qui, blessé à l'entraînement, vint cependant triompher de Siobud dans une superbe lutte; de Marcel Moreau, qui, quoique devant se faire opérer au pied le lendemain tint à tirer, boiteux, contre l'excellent Even; de Hubert Desruelles qui, pour rencontrer le redoutable Billy Papke, ne recula pas devant le voyage de Roubaix à Paris; du petit Carpentier, qui n'hésita pas à venir de Lens pour mettre hors de combat le courageux Gillard. A tous ces champions, merci : les sportsmen sauront se souvenir de leur générosité et de leur esprit sportif. Merci également aux autres hommes que l'initiative de Willie Lewis et de Dan Mac Ketrick avait su grouper. Merci aux deux lutteurs poids légers Heller et Lemonnier, qui fournirent un match splendide dont Heller sortit vainqueur.

Merci aux deux professeurs de la salle Doerr, Cottard et Bernstein, au champion de France, Denis qui fournit un beau match avec le petit Casterès, qui marche sur les traces de son père — on ne peut lui adresser plus bel éloge — au champion universitaire Pecqueriaux, l'excellent élève de Bayle, dont la belle contenance contre Perroud fut très admirée; à Willie Fruitier qui, avec Hubert Desruelles, ne recula pas devant Billy Papke.

Du côté des Américains, l'élan fut aussi beau, aussi noble. Tous ceux qui sont actuellement à Paris tinrent à venir boxer pour les sinistrés.

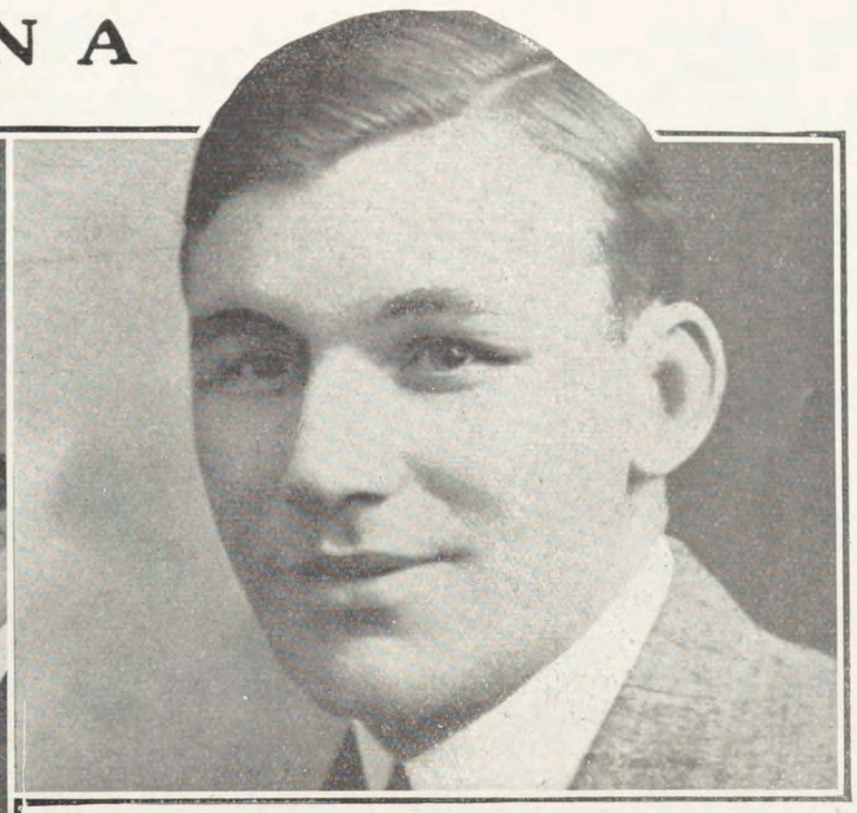
# AU THÉATRE FEMINA

25 champions en scène.
*Lewis, M. Kelly, Billy Papke, M. Papke aîné, Willie Lewis, H. Desruelles, Sid Russell, Synnott, Yankee Schwartz, Léon Bernstein, Derrière : Perroud, M. Duke Mullins, Pecqueriaux.*



Carpentier.
*Le petit prodige Carpentier était venu de Lens pour prêter son précieux concours.*

...osant.
...itte, Sid Russell, Yankee
...nnott, qui ont pris part au
...orier.
...la maison Ragueneau.)



Willie Lewis.
*Le favori du public parisien, dont le beau geste a été fort admiré.*

Harry Lewis.
*H. Lewis a fait des débuts impressionnants avec Bert Keyes.*

**porté un succès considérable que légitimait grandement l'intérêt du programme**

Mais à côté de tous ces hommes généreux, il convient de remercier aussi le Wonderland Français, qui, grâce à MM. Théodore Vienne et Victor Breyer, nous permit de présenter tous les Américains actuellement à Paris et de faire applaudir pour la première fois en Europe Harry Lewis, Billy Papke et Bert Keyes. Merci également aux managers, à MM. Lippe, Papke aîné et Ralph Bérard, à la maison Pathé, grâce à qui le film fut projeté, à l'excellent arbitre Maitrot, aux chronométreurs MM. Ferriol et Jim Pratt, au speaker, M. Villé, enfin à notre excellent confrère, l'*Auto*, qui nous ouvrit toutes grandes ses colonnes pour nous permettre de dire au public les splendeurs du programme.

Tous, sans exception, tous tinrent à venir apporter leur précieux concours. Grâce à cette pénible circonstance, il fut permis de juger la générosité des champions. Le public saura s'en souvenir, de même qu'il se rappellera, qu'à ce splendide élan de solidarité ne voulurent point se joindre quelques hommes qu'on aurait été en droit de vouloir applaudir. Où étaient, en effet, les Hogan, les Battling Lacroix ? Il est vrai que pas un spectateur ne songea à s'en plaindre, ayant d'autres athlètes qu'eux à admirer. Toutefois, il est triste de voir des Américains, des Australiens et des Anglais donner une aussi cuisante leçon de tact à des Français. Le public saura juger.

Merci à tous qui, dans un merveilleux élan de générosité, vinrent prêter leurs concours pour venir en aide aux sinistrés. Grâce à eux nous avons pu enregistrer un triomphe. Et c'est du fond du cœur, avec une réelle émotion que je leur dis mal, mais avec sincérité, merci au nom de Willie Lewis, de Dan Mac Ketrick, de la *Vie au Grand Air*.

M.

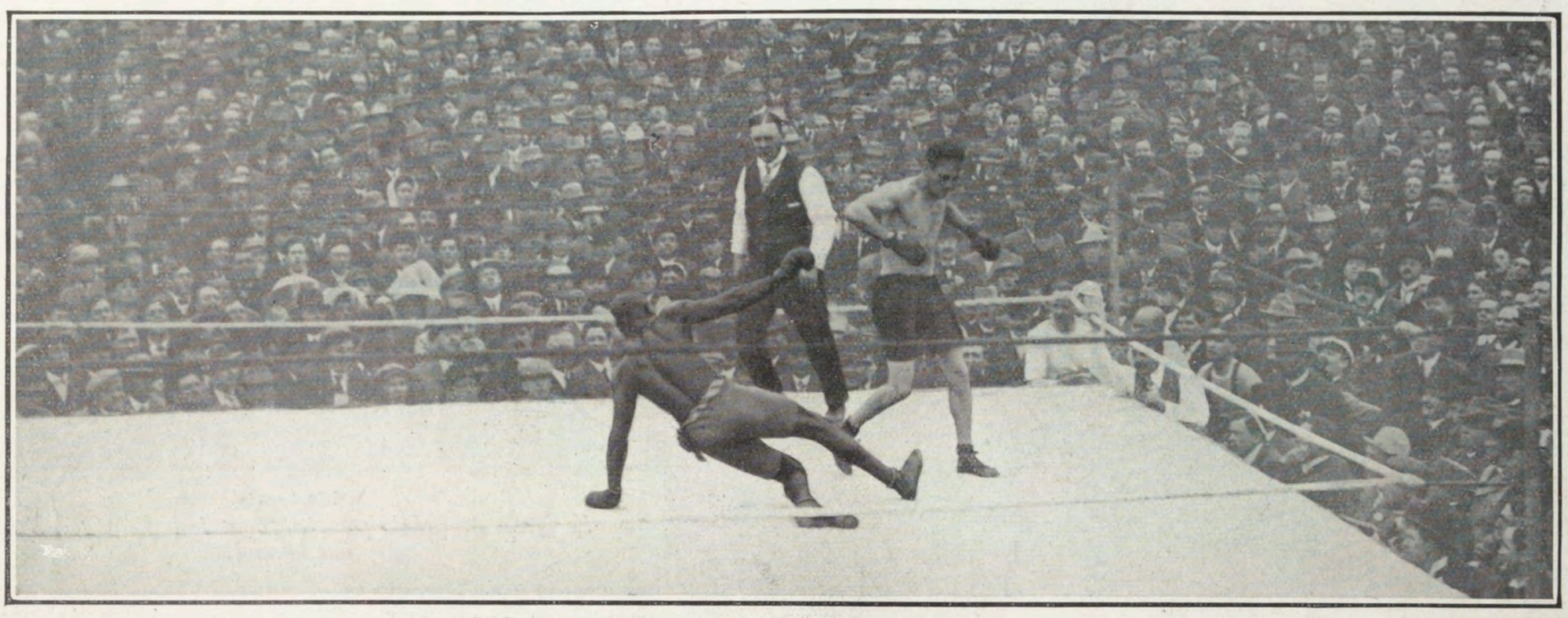
Al Kubiak et le petit Yankee Schwartz obtenaient un succès de fou rire dans leur match comique, tandis que Harry Lewis fournissait une exhibition pleine de science avec le fameux poids léger Bert Keyes, que Billy Papke faisait deux rounds avec Fruitier et Desruelles se relayant, que Willie Lewis, enfin, et Charley Hitte fournissaient un combat où ils ne craignaient pas de se mettre à mal et de faire couler le sang.

N'oublions pas de remercier les deux Australiens Sid Russell et Herbert Synnott pour leur beau combat, ainsi que Blinck Mac Closkey, Peter Brown, Marchand, Ledoux, Maurier, Dorgueille, Jacquet, Gury, qui n'avaient pas refusé la tâche ingrate de remplacer les absents. Les nobles sentiments des participants rendirent leur concours superflu.

Que dire de Dan Mac Ketrick qui, dévoué jusqu'au bout, voulut bien faire défiler gracieusement pour la première fois en Europe le film cinématographique Jack Johson-Stanley Ketchell, dont nous parlons d'autre part.

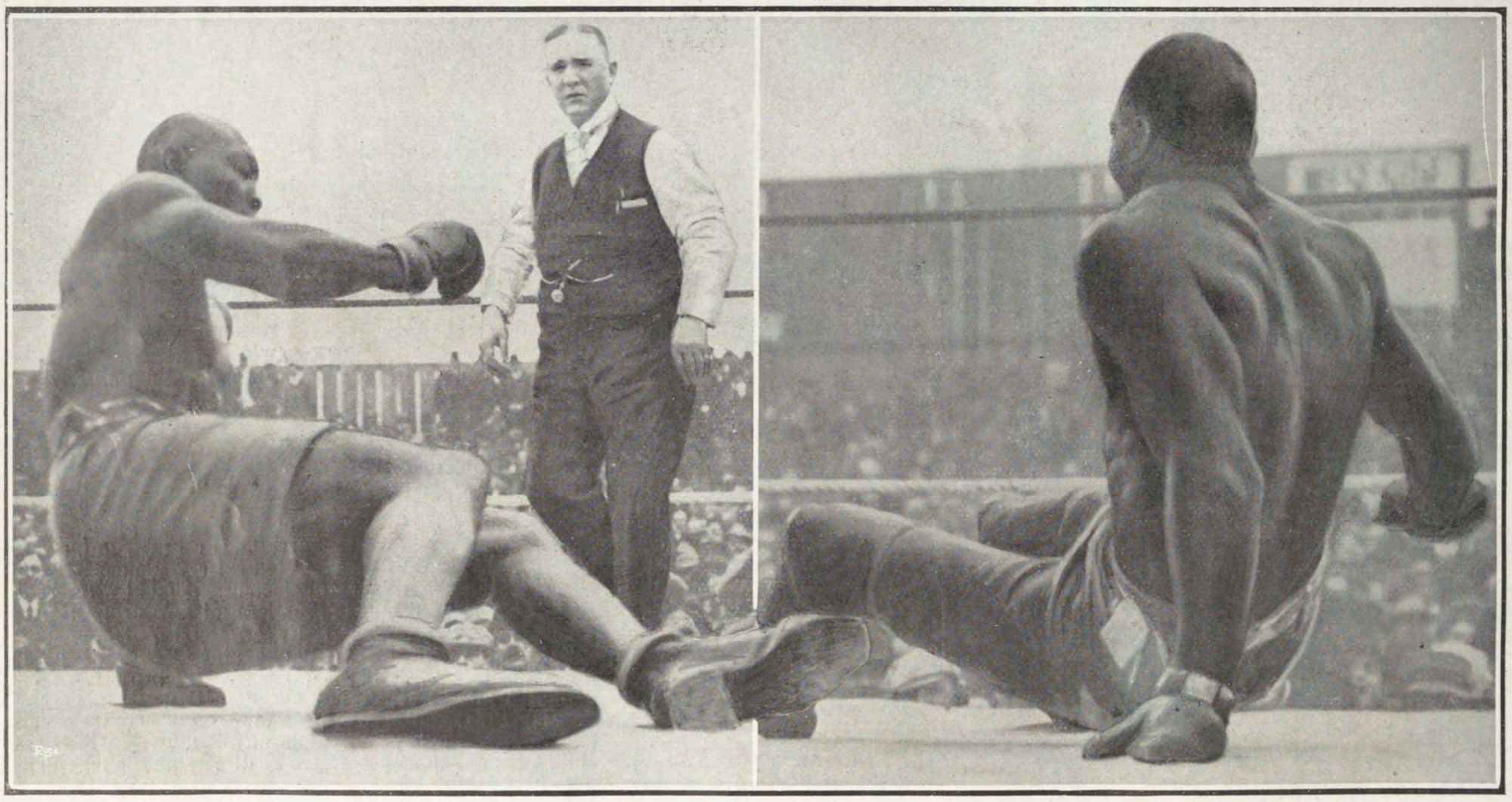
# LE KNOCK-DOWN DE JACK JOHNSON

**Quoique le match Jack Johnson-Stanley Ketchell se soit disputé il y a déjà quelques mois, il nous a semblé intéressant de publier ces documents uniques, représentant le seul knock-down dont ait été victime le champion du monde Jack Johnson**



**Jack Johnson knock-down.**

*Stanley Ketchell vient de toucher durement son adversaire du droit à la machoire. Jack Johnson tombe. La foule applaudit déjà à la victoire du blanc, car le coup semble fatal.*



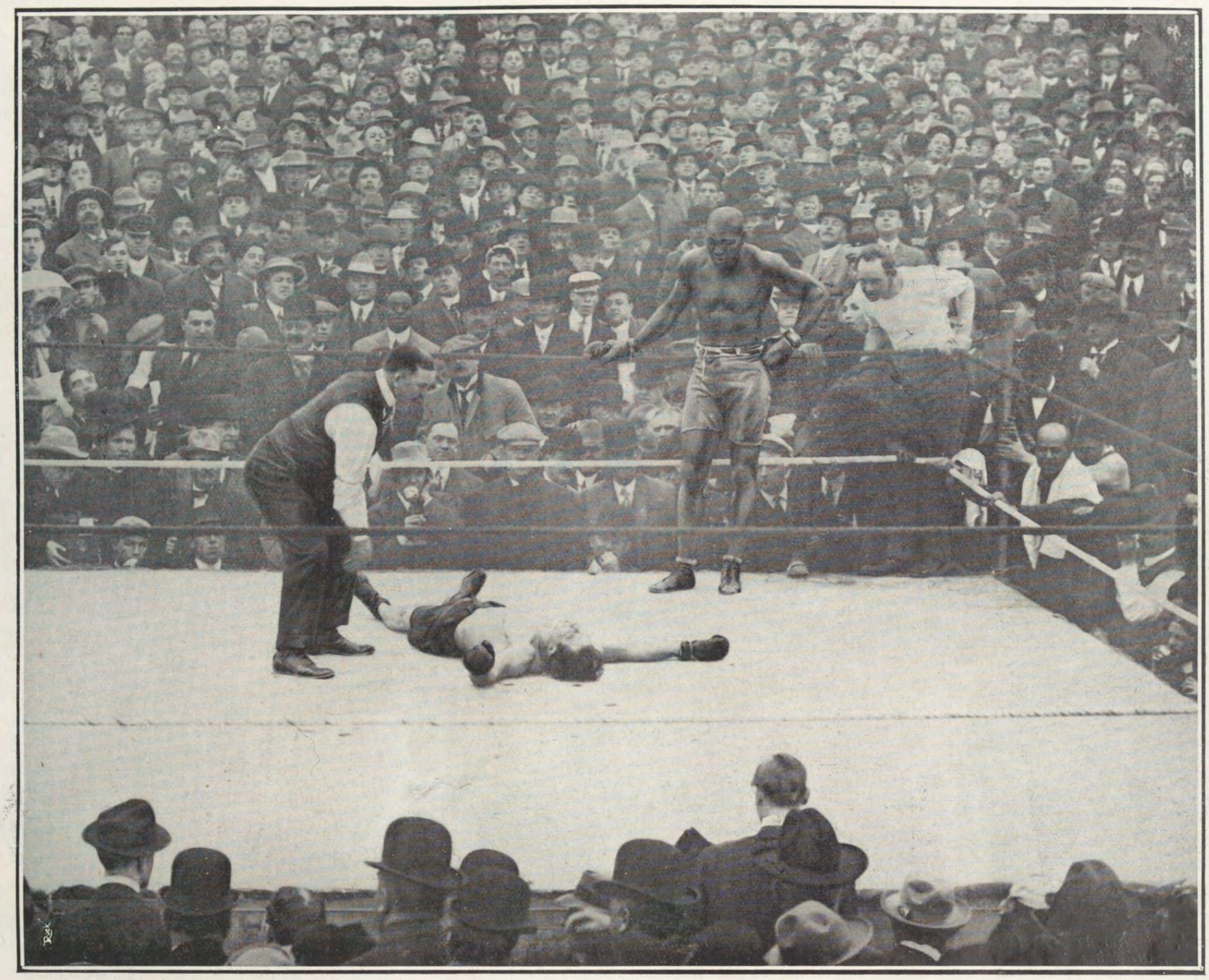
**Deux poses uniques de Johnson.**

*Stanley Ketchell est le seul homme qui ait eu l'honneur d'abattre le champion du monde à ses pieds. Etant donnée la différence de poids et de taille qui sépare les deux athlètes, on peut juger de la valeur du poids lourd-léger.*

Grace à notre excellent confrère de l'*Evening World*, de New-York, M. Dan Mac Ketrick, manager de Willie Lewis, Joe Jeannette et Jim Stewart, nous avons pu présenter au Théâtre Femina, pour la première fois en Europe, le film cinématographique complet du combat Jack Johnson-Stanley Ketchell. On ne peut trouver plus belle bande, tant au point de vue photographique qu'au point de vue émotion sportive. Et tous ceux qui ont eu la bonne fortune d'assister au Gala des Inondés s'en sont rendu compte. M. Dan Mac Ketrick, qui a tous les droits de ce film pour la France, a d'ailleurs l'intention de le faire représenter à nouveau.

Pour les personnes qui n'ont pu se rendre à notre fête, nous publions la cinématographie du dernier round du combat, depuis le knock-down de Jack Johnson, abattu par son adversaire, jusqu'au knock-out terrifiant de Stanley Ketchell. Nous donnons également un compte rendu technique round par round du combat, le plus important de 1909, le plus dur qu'ait eu à soutenir le nègre depuis qu'il a conquis le titre de champion du monde en triomphant de Tommy Burns, à Sydney, le 26 décembre 1908.

**Le combat Johnson-Ketchell.** C'est à Colma, le 16 octobre, dans les arènes de M. Coffroth, que Jack Johnson a conservé le titre de champion du monde en mettant knock-out Stanley Ketchell au douzième round. La fin arriva de façon si soudaine que lorsque Ketchell roula sur le sol et que le referee Wilch « le compta dehors », toute l'assemblée de dix mille personnes qui remplissait la salle fut saisie d'un moment de folle émotion. Johnson lui-même, mal remis du



**La vengeance du nègre.**

*Hélas! pour Ketchell, le knock-down de Johnson ne se transforma point en knock-out : le nègre se releva, et, malgré son étourdissement, reprit l'offensive; il porta un direct à la mâchoire, un gauche au corps et, d'un large swing à la face, étendit son adversaire à terre.*

terrible coup qu'il avait encaissé un moment auparavant, ne semblait pas se rendre compte de ce qui se passait.

Evidemment Ketchell était inférieur à son formidable adversaire, sous le rapport de la taille et de la vigueur. Sa face était boursouflée, son nez et sa bouche, dès le troisième round, ruisselaient de sang, mais il harcelait le nègre tout autour du ring.

1er round. — Les hommes se serrent la main, suivant l'usage, au milieu du ring. Le premier coup est porté par Jonhson, qui atteint du gauche l'estomac, après un bon jeu de feintes de part et d'autre.

2e round. — Un clinch que l'arbitre sépare. A ce moment, Johnson porte un bon coup du gauche au nez qu'il répète bientôt. A chaque clinch, Ketchell essaie de porter des petits hooks durs à l'estomac, puis il réussit un bel uppercut à la mâchoire avec le gauche. Johnson s'irrite et rentre du gauche et du droit au corps. Ketchell tombe avec violence, mais il est vite debout et se rue sur le nègre.

3e round. — Ketchell touche du droit au corps, Johnson riposte dans le clinch par deux uppercuts du droit. Le referee les sépare. Johnson attaque par de rapides droits et gauches à l'estomac. Uppercut de Ketchell avec le gauche à la face.

4e round. — Johnson accule Ketchell dans les cordes. L'entourant de ses bras, il le force à reculer au centre du ring. Le blanc porte un terrible swing du droit à la mâchoire. Le coup est paré à temps heureusement.

5e round. — Ketchell tape du gauche au flanc. Johnson riposte deux fois du gauche au visage. Il envoie la tête de son adversaire deux fois en arrière, par deux gauches terribles.

6e round. — Chacun esquive un swing du gauche. Ketchell lance son gauche au corps et double à la mâchoire. Jonhson riposte du gauche à l'estomac. Puis, des deux poings, il atteint Ketchell qu'il envoie à terre. Le blanc se relève aussitôt.

7e round. — Johnson touche deux fois du gauche au nez, Ketchell riposte d'un terrible hook du gauche au corps. Le nègre continue au nez et le blanc esquive un terrible swing à la mâchoire. Il répond par un appercut du droit à la mâchoire. Le sang recommence à jaillir du nez de Ketchell. Plusieurs fois Johnson le touche au nez et à la face. Soudain, Ketchell lance son gauche terriblement fort. Il atteint le champion à la mâchoire. Johnson faiblit. C'est le meilleur coup du combat et la foule acclame Ketchell.

8e round. — Par une esquive, Johnson, à peine remis, recherche le corps à corps. Deux fois, il touche du gauche à la figure. Les deux hommes boxent épaule contre épaule. Bel uppercut à l'actif de Ketchell.

9e round. — Clinch; chacun lance de petits coups à la face. Deux fois, l'arbitre sépare les deux ommes. Le champion porte quatre gauches à la face; Ketchell se précipite sur l'estomac de Johnson, mais ses coups sont esquivés. Il touche au flanc et Johnson répond du gauche à la mâchoire.

10e round. — Après un corps à corps, deux légers gauches de Johnson à l'estomac, puis vite à la mâchoire. Ketchell recommence à saigner. Johnson renverse Ketchell, le rattrape et le place au centre du ring; trois gauches à la mâchoire et au nez empourprent le visage de Ketchell.

11e round. — Ketchell part du gauche et esquive deux swings à la mâchoire. On remarque que l'uppercut du droit que Johnson employait avec un puissant effet dans ses autres combats, n'a qu'un léger effet sur Ketchell. Rumeur : celui-ci vient de porter un terrible droit à la pointe de la mâchoire. Aussitôt, le nègre clinche et semble attendre la fin de la reprise. Ketchell le force au combat, cherchant à augmenter son avantage, mais il ne peut rien contre la défensive du nègre.

12e et dernier round. — Soudain, Ketchell se précipite et touche du droit à la mâchoire. Le nègre tombe. Il est bien touché. Il se relève, porte un direct à la mâchoire et un gauche au corps. Comme Ketchell recule, le champion envoie un autre swing à la face et le sang coule de la bouche du blanc. Il fait un violent effort pour se relever, mais il a été atteint au bon endroit et est « compté dehors ».

J. Romanet.

# LE CARNET DU SPORTSMAN

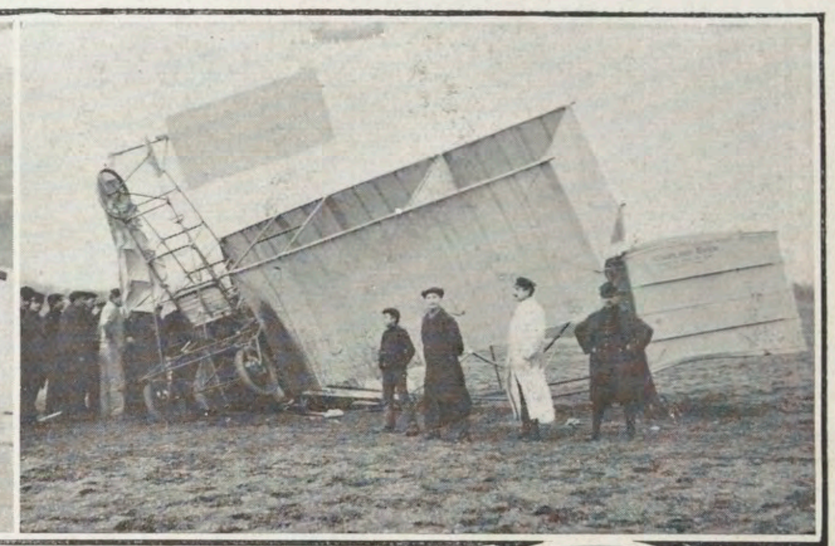
*Course en pair à Saint-Moritz : le vainqueur, conduit par M. Just.*

*Johnson, l'élève de Latham, qui s'est tué en automobile.*

*Course du Derby de Saint-Moritz gagnée par M. Lubomirsky, de Nizza.*

*Les délégués du Congrès de l'U. C. I. à la mairie Drouot.*

*M. Vigano, gagnant du Grand Prix de tir aux pigeons de Monte-Carlo.*

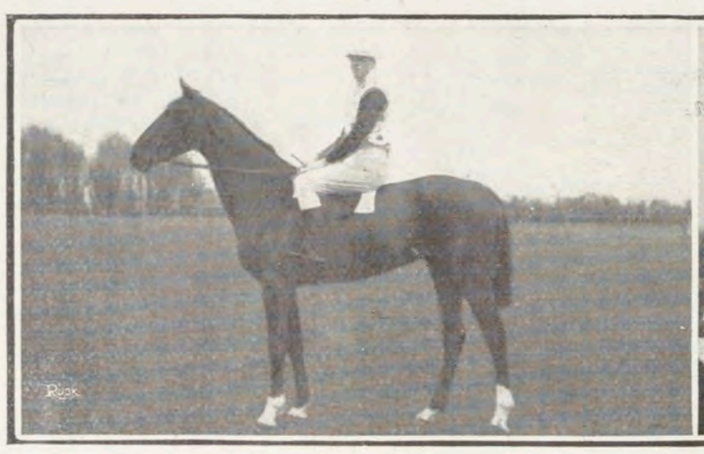


*Le biplan Pauwels après sa chute à Issy-les-Moulineaux*

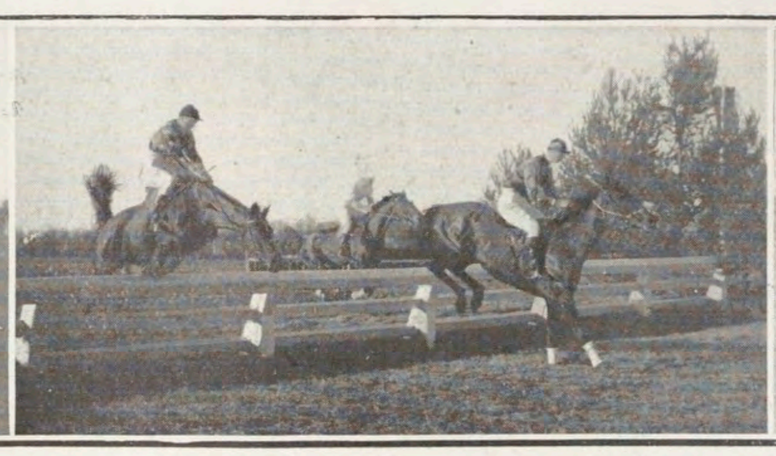
*Arnaud, vainqueur du Cross Interscolaires.*

*Le Stade Français bat l'A. S. Française par 19 points à 0 au Parc des Princes. (Photo Vulga.)*

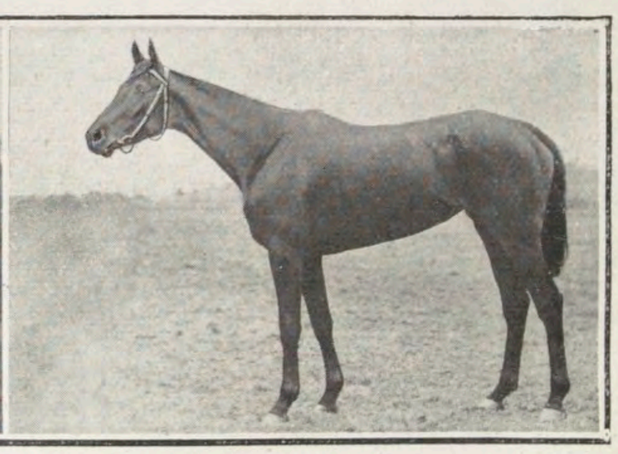
*Frémont, vainqueur du Championnat Militaire de Paris.*



*Rouzier, gagnant du Grand Prix de Paris, à M. de Rivaud.*



*Le Prix Gaston Phœbus à Pau (10.000 fr.), gagné par Feu de Bengale.*



*Mattie Mac Gregor, 2e du Grand National de 1908, qui vient de mourir.*

## Principaux Résultats sportifs du 6 au 13 février

### AÉRONAUTIQUE

Dimanche 6 février. — Héliopolis. — *Prix de hauteur.* — 1. Rougier (195 mètres); 2. Métrot (40 mètres). — *Prix de vitesse 10 kilomètres :* 1. Rougier (9 m. 30 s.); 2. Balsan (9 m. 40 s.). — *Prix de distance* : 1. Rougier (64 kilom.); 2. Balsan 44 kilom.); 3. Riemdick (24 kilom.).

Lundi 6 février. — Héliopolis. — *Prix de vitesse, 10 kilomètres :* 1. Grade (11 m. 6 s.). — *Prix de hauteur :* 1. Rougier (219 m.). — *Prix de distance* : Dead-heath : Rougier et Grade (20 kilom.).

Mercredi 9 février. — Héliopolis. — *Prix de distance :* 1. Métrot (85 kilom. 500 m.); 2. Balsan (30 kilom.) 3. Rougier (20 kilom.). — *Prix de vitesse, 10 kilomètres :* 1. Balsan (9 m. 50 s.); Duray bat le record du monde de vitesse : 5 kilom. en 4 m. 12 s. 4/5. — *Prix de hauteur :* 1. Latham (52 mètres).

Jeudi 10 février. — Héliopolis. — *Prix de hauteur :* 1. Rougier (48 mètres); la baronne de Laroche reçoit le premier brevet d'aviatrice.

Vendredi 11 février. — Héliopolis. — *Prix de vitesse, 10 kilomètres :* 1. Le Blon (8 m. 7 s. 4/5). — *Prix de distance :* 1. Rougier (48 kilom.). — *Prix de hauteur :* 1. Rougier (255 mètres).

Dimanche 13 février. — Héliopolis. — Classement final : *Prix d'Héliopolis* (hauteur, 50.000 fr. au premier, 10.000 fr. au second, 5.000 fr. au troisième). 1. Rougier (255 mètres); 2. Latham (52 mètres); 3. Métrot (40 mètres). — *Prix du Baron Empain* (plus grande distance sans escale. Prix : 50.000 fr., 10.000 fr., 5.000 fr., 2.500 fr.). — 1. Métrot (85 kilom. 500); 2. Rougier (65 kilom. 500); 3. Le Blon (57 kilom. 500); 4. Balsan (44 kilom. 500). — *Grand Prix d'Egypte* (Totalisation des distances. Prix : 25.000 fr., 10.000 fr., 5.000 fr.). 1. Rougier (220 kilom.); 2. Le Blon (179 kilom.); 3. Balsan (175 kilom.).

### ATHLÉTISME

Mardi 8 février. — Rugby. — Le Newport Football-Club bat, au Parc des Princes, le Stade Français, par 15 points à 3.

Mardi 8 février. — Association. — La Chapelle : le match annuel Paris-Nord est gagné par le Nord de 5 buts à 3; le match Nord-Sud par le Sud : 3 buts à 2.

Dimanche 13 février. — Rugby. — Le Stade Français bat A. S. Française par 19 points à 0.

Dimanche 13 février. — Association. — Le C. A. Paris défait l'A. S. Française, par 9 buts à 1. Le Red Star A. C. bat facilement le Racing Club de France par 8 buts à 0.

Dimanche 13 février. — Le Championnat militaire de Cross Country est gagné par Frémont.

### CYCLISME

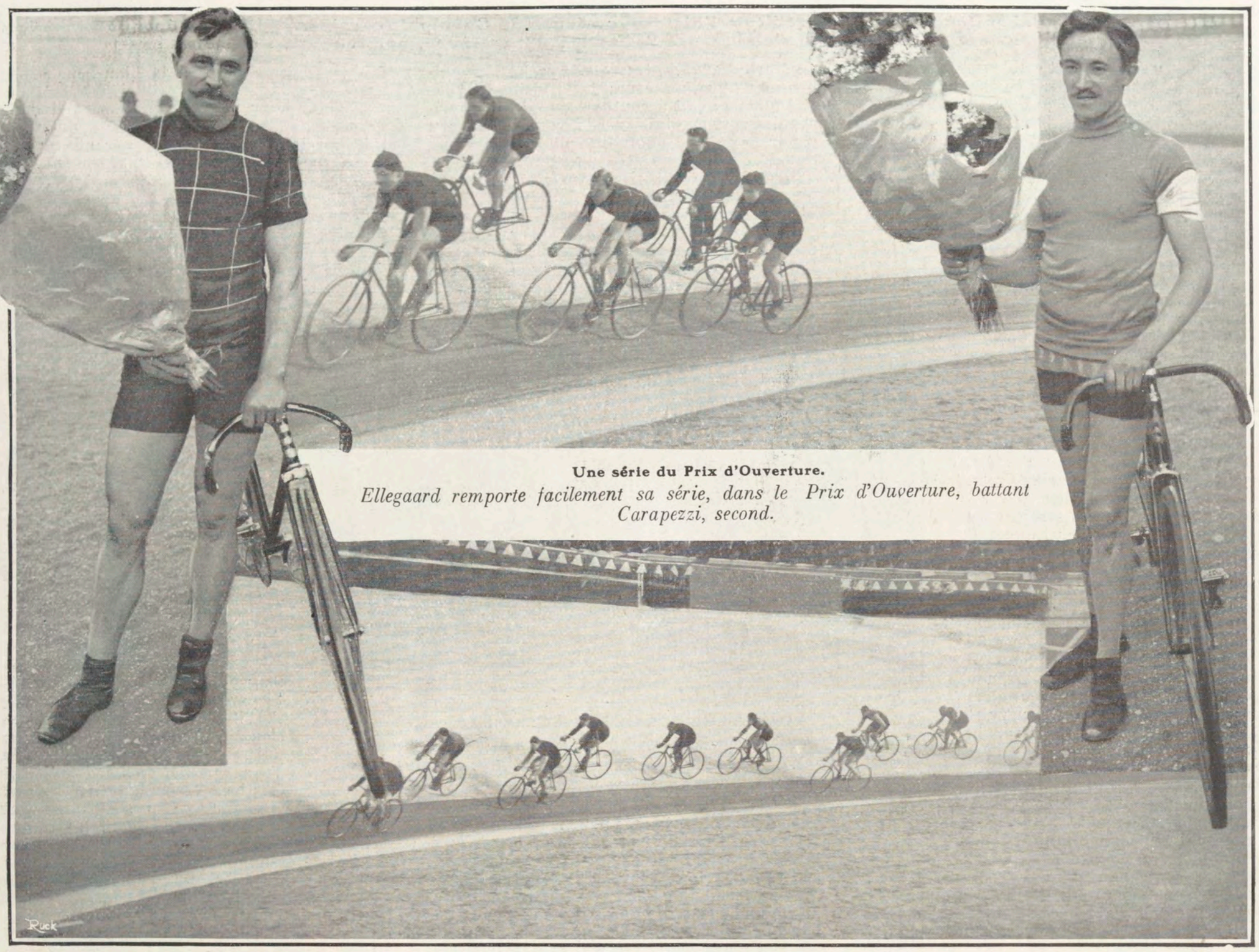
Dimanche 13 février. — Vélodrome d'Hiver. — *Prix d'encouragement* (5.000 mètres) : 1. Simeoni; 2. Dupuy; 3. Palutias. — *Prix Fournier* (10 kilomètres) : 1. P. Didier; 2. Dupré; 3. Comès. — *Prix Good* (10 kilomètres) : 1. Ellegaard; 2. Schilling; 3. Mayer. — *Prix Stéphane* (demi-fond 50 kilomètres) : 1. Nat Butler; 2. Contenet, à 8 tours, 3. Sérès, à 12 tours.

### HIPPISME

Jeudi 10 février. — Pau. — *4e Prix de la Société des Steeple-chases de France* (3.400 mètres, 2.600 francs). — 1. Piccarai, a M. F. Lépine (Gouttereaud). — 2. Pacificateur. — 3. Noëla. — P. M. : gag., 19 fr. 50; pl., 9 fr., 7 fr. 50.

Dimanche 13 février. — Pau. — *Prix du Palais-d'Hiver* (3.500 mètres, 20.000 francs). — 1. Roitelet IV, à M. H. Goodacre (Kalley). — 2. Maurienne. — 3. Melbourne. — P. M. : gag., 41; pl., 10 fr., 7 fr. 50, 6 fr. 50.

# PARIS A UN VÉLODROME D'HIVER



**Une série du Prix d'Ouverture.**
*Ellegaard remporte facilement sa série, dans le Prix d'Ouverture, battant Carapezzi, second.*

**Ellegaard.**
*Ellegaard a remporté le Prix Gocd, réservé aux coureurs étrangers.*

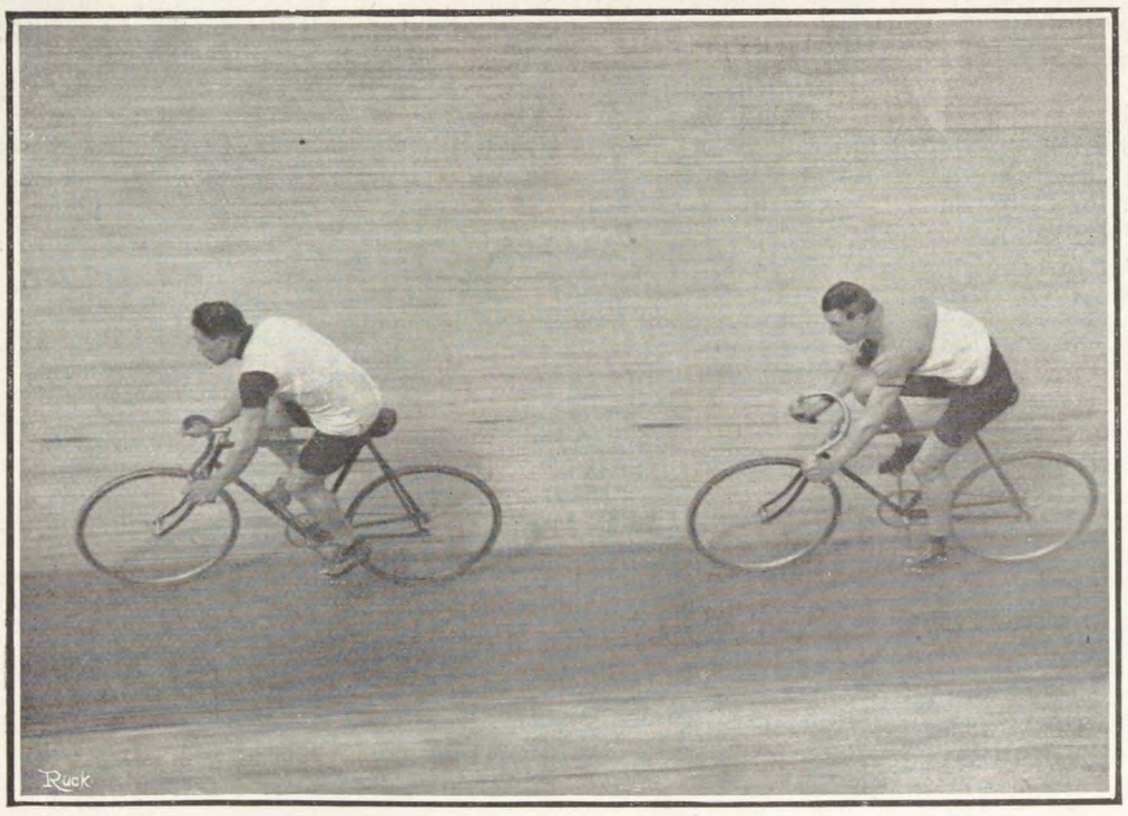
**Le Prix Good.**
*Le Prix Good, réservé aux étrangers, tandis que le Prix Fournier était disputé par les Français, se disputait sur 10 kilomètres, sans entraîneurs. Ellegaard a triomphé devant Schilling, Mayer, Polledry, Heller, etc.*

**P. Didier.**
*P. Didier a réussi l'exploit de battre Dupré dans le Prix Fournier.*

La Galerie des Machines avait son charme, certes. On était habitué à s'y rendre chaque semaine, lorsque les intempéries nous empêchaient d'aller dans les vélodromes en plein air. Mais cette piste fermée était sale, triste, nauséabonde. Le Palais des Sports, au contraire, est coquet, riant, agréable. Il semble que la course la plus monotone y deviendrait passionnante.

Il semble, disons-nous, car nous ne pouvons guère nous en rendre compte après la séance d'ouverture, qui remporta le plus légitime succès. Tous les champions y prirent part et nous eûmes même la satisfaction, que nous attendions depuis longtemps, de voir le favori battu par un comingman.

Il est vrai que le Prix Fournier, où se produisit ce coup de théâtre, est une épreuve sans grande signification. Elle se dispute sans entraîneurs. Une vingtaine de coureurs y prennent part. Et le plus malin peut facilement triompher du meilleur. Cependant le fait est assez rare pour être signalé c'est Paul Didier qui accomplit cet exploit.



**La série de Dupré.**
*Dupré s'est adjugé sa série du Prix d'Ouverture, triomphant de Palutias.*

Ellegaard, lui, s'adjugea la course réservée aux étrangers, le Prix Good, où il battit brillamment Schilling, qu'on s'obstine à traiter de « boulet de canon ». Ce pauvre boulet de canon par bien toujours, mais arrive rarement.

Dans les séries du Prix d'Ouverture peu de surprises : les favoris triomphèrent. Comès réussit à battre Heller ; Paul Didier, déjà nommé, à se défaire de Delage ; à part çà, les résultats furent normaux.

Et le public, enthousiasmé du nouveau Vélodrome, Palais des Sports, Palais de la Lumière, s'en alla non sans avoir regretté que les inondations et les grèves aient fait repousser si tard l'inauguration, le privant ainsi de quelques belles séances. Mais on mettra les bouchées doubles. J. B.

# LA GENÈSE DES COURSES AU GALOP[1]

*(Suite.)*

**Notre collaborateur continue le récit de l'histoire curieuse de Godolphin-Arabian, qui, à son époque de misère, s'appelait Scham ✍ Ce cheval s'était attiré l'affection d'un Maure, nommé Agba, qui était muet ✍ ✍**

QUAND, au sortir du hangar obscur et fétide de la rue Guénéguad, Scham fut installé à Burry-Hall, dans un vaste box, blanchi à la chaux et pavé de briques qui disparaissaient presque entièrement sous une épaisse litière, Agba crut la maligne influence de l'épi à tout jamais passée et ne s'attendit plus qu'à voir l'étalon arriver au faîte des grandeurs annoncées par la balzane.

Le pauvre muet se trompait : l'ère des tribulations n'était pas finie.

Malgré l'inépuisable mansuétude du quaker, malgré son attachement pour Agba, la conduite sauvage, violente et désordonnée de Scham, à qui la vigueur était revenue avec la bonne nourriture et les soins, mit à bout la patience du saint homme qui vendit le cheval, au prix qu'il lui avait coûté, à M. Roggers, propriétaire de la taverne du « Lion couronné », placée au milieu de Charing-Cross.

Ce dernier commença par refuser brutalement les services du Maure, aux maléfices duquel il croyait devoir attribuer l'indomptable sauvagerie de Scham ; puis il essaya, sans y parvenir, d'assouplir le caractère du cheval, rendu au contraire plus irascible encore par son isolement et l'absence de ses deux fidèles compagnons. Il usa d'abord de la plus grande douceur, mais en vain ; il eut alors recours aux moyens de rigueur et alla même jusqu'à employer la méthode d'épuisement physique qui consistait à lier la tête au râtelier, pour qu'elle demeurât continuellement levée ; à entraver solidement les quatre jambes et la croupe, pour obtenir l'immobilité complète ; à réduire la nourriture, à saigner fréquemment la veine de l'éperon ; enfin à imposer la privation de sommeil par des roulements de tambour exécutés chaque fois que le cheval, brisé de fatigue, fermait les yeux pour s'endormir, quoique debout.

Agba, résolu à ne pas abandonner Scham, était resté à Londres avec Grimalkin. Au bout d'un mois, ne pouvant plus résister à l'impérieux désir de revoir son cheval, il escalada nuitamment le mur de clôture de la taverne, dont les portes, à chaque tentative, lui étaient restées impitoyablement fermées.

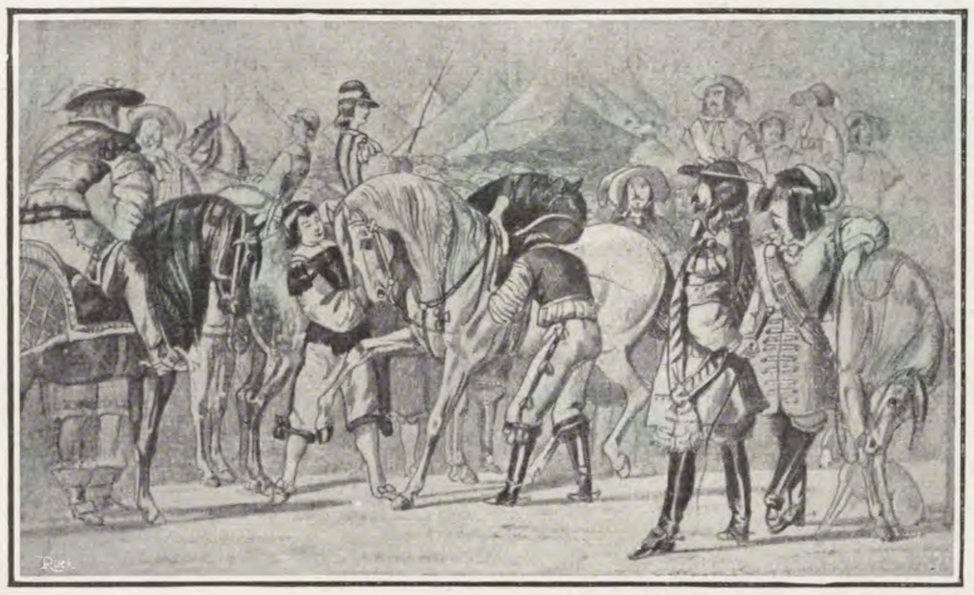
Surpris par M. Roggers lui-même dans son aventureuse expédition, il fut arrêté et jeté en prison.

Le hasard voulut qu'un geôlier se trouvât parent de mistress Kokborn, la femme de charge du quaker, et que celle-ci, dans une visite à son cousin le porte-clefs, fut instruite de l'arrestation du Maure. Lorsqu'elle apprit que le muet, convaincu d'escalade, était aussi accusé de tentative de vol, elle déclara que c'était impossible ; que le Maure, bien que païen et destiné à être un jour brûlé comme tel, était incapable d'une méchante action et qu'il n'avait sans doute tenté cette stupide aventure que poussé par l'envie irrésistible de voir son cheval dont cette malheureuse créature, ainsi que le chat Grimalkin, était affolée. Comme preuve de ce qu'elle avançait, mistress Kokborn apprit à son cousin une foule d'anecdotes sur le bizarre attachement du Maure pour le cheval et du cheval pour le Maure.

Ce récit joint à la pénible position du muet intéressèrent assez le geôlier pour qu'il conseillât à sa cousine de prévenir le quaker du sort de son protégé ; mais craignant que son maître, après avoir tiré le Maure de ce mauvais pas ne le reprît à son service, la femme de charge ne goûta pas cette proposition.

C'est alors que quelques jours après Sarah Jennings, duchesse de Marlborough, veuve du célèbre Jean Churchill, prince et duc de Marlborough, entra dans le cachot du malheureux Agba, au cours de la visite de charité qu'elle avait accoutumé de faire aux prisonniers. Elle était accompagnée par son gendre, Lord Godolphin, fils du fameux Sidney, vicomte de Rialton et comte de Godolphin, grand-trésorier d'Angleterre qui joua un rôle si important dans la Révolution de 1688 et mourut en 1710.

L'histoire du Maure, escaladant une écurie pour revoir son cheval, était devenue une des touchantes chroniques de la prison de Newgate, et le directeur la raconta avec un sentiment de bienveillance pour le muet. La duchesse de Marlborough fut émue jusqu'aux larmes et promit sa haute protection ; quant à son gendre, il jura tous ses serments que le Maure et son étalon barbe trouveraient toute la vie un abri à son haras de Gog-Magog, où leur conduite serait un exemple vivant pour ses palefreniers, qui verraient ce que doit être l'affection de l'homme pour le cheval. Effectivement, une semaine ne s'était pas écoulée qu'Agba était acquitté à la demande de M. Roggers et qu'il prenait, en compagnie de Scham et de Grimalkin, la route du comté de Cambridge, sous la conduite de M. Chiffney, le stud-groom de Lord Godolphin.



**Une réunion de courses sous Charles II.**

*Ce curieux document, qui ne rappelle que de loin une réunion de Grand Prix à Longchamp, représente une séance de courses sous Charles II, d'après une gravure du temps.*

**Une idylle hippique.** Le premier soin du Maure avait été de remettre pieusement au cou du barbe ses amulettes et sa généalogie et de baiser religieusement la balzane dont l'heureuse influence triomphait. Au milieu des splendeurs de sa nouvelle demeure, qu'Eugène Sue se complait à décrire minutieusement, Scham d'abord, voué au rôle méprisable de boute-en-train, lia bientôt conversation amoureuse avec *Roxana*. « Il était dix heures du matin ; le soleil éclairait splendidement une assez vaste prairie sur laquelle Lord Godolphin avait ordonné d'amener la pouliche, sachant combien le grand jour et la verdure avantagent les chevaux. Arrivant, menée en main par Chiffney, Roxana parut devant les hôtes de Gog-Magog... Absolument nue, elle était conduite au bout des rênes du'ne légère bride de soie orange, seulement ornée, de chaque côté du frontail, de deux houppes de même couleur. Inondée de lumière, il serait presque impossible de peindre la couleur changeante de la robe de Roxana : d'un blanc de lait à reflets argentés ou vermeils, selon qu'elle était dorée par le soleil ou voilée par le clair obscur ; ses flancs se nuançaient de rose, tandis que des tons d'un gris d'azur, d'une délicatesse extrême, dessinaient le tour de ses grands yeux et de ses naseaux ; enfin ses crins ondoyants, d'un gris sombre et sanguin qui teignait aussi ses extrémités nerveuses, faisaient encore ressortir la blancheur de son cou.

A mesure que la vue de l'espace et de la prairie animait Roxana, à mesure qu'elle sentait l'air vif et frais soulever la frange soyeuse de sa crinière, ses veines commençant à se gonfler, marbraient le satin de sa peau de leur réseau bleuâtre. Arrondissant alors son cou comme un cygne qui veut mettre sa tête sous son aile, marchant, se cadençant avec tant de grâce et de légèreté sur l'épais et vert gazon qu'il se courbait à peine sous l'ivoire de ses pieds, Roxana, voulant sans doute exprimer l'épanouissement de vie, de joie et de jeunesse qui rayonnait en elle à la vue du soleil et de la verdure, fit entendre un long hennissement, mais retentissant comme le son d'une trompette d'airain.

Presque aussitôt un hennissement lointain, et non moins fier, non moins retentissant, lui répondit... C'était la voix de Scham, toujours inquiet, agité, nerveux, auquel ce hennissement, sans doute, venait de rappeler une des blanches favorites de son harem.

A ce bruit, Roxana devint admirable d'expression, d'intelligence, de geste et de couleur. S'arrêtant brusquement elle tressaillit, tourna lentement sa belle tête du côté du haras et la prunelle de son grand œil noir, à moitié cachée par la longue mèche de sa crinière, se détachant sur le blanc nacré de l'orbite, prit une indicible expression d'étonnement et de stupeur ; puis, dressant la conque veloutée de sa petite oreille, elle parut écouter avec une agitation ardente.

Aucun bruit ne s'éleva : le vent bruissait dans les feuilles de mai, tandis que le Lord et ses hôtes attentifs suspendaient leur respiration. Rendue plus inquiète peut-être par ce silence profond, Roxana fit entendre un nouveau hennissement, mais plus contraint, plus timide, plus court et presque interrogatif... Pour y répondre, Scham fit à deux fois résonner les échos de Gog-Magog du cri le plus fier, le plus éclatant, le plus terriblement passionné qui soit jamais sorti de la vaillante poitrine d'un cheval de désert. Alors Roxana parut être sous l'influence d'une obsession nerveuse. Elle demeura immobile et tremblante ; sa respiration se précipita ; ses larges flancs battirent convulsivement, puis sa robe, naguère lisse, blanche et argentée, devenant bientôt humide d'une moiteur fiévreuse, cette tiède vapeur l'ombrant çà et là de tons plus sombres, irisa aussi son cou, ses épaules et ses robustes hanches des mille nuances de la nacre et de l'opale. Assez longtemps confuse et interdite, Roxana paraissait hésiter encore entre un désir ardent de répondre à Scham et peut-être un instinct naturel de contrainte et de retenue ; par deux fois sa poitrine gonflée sembla prête à laisser échapper un cri retentissant et par deux fois elle sut impérieusement le contenir.

Tout à coup un autre hennissement, mais lourd, mais gêné, mais étouffé et presque insolent à force de brièveté, attira l'attention de Roxana.

C'était l'étalon Hobgoblin, répondant à une provocation qu'il s'attribuait présomptueusement. Il serait impossible d'exprimer l'air de fier mépris avec lequel Roxana, redressant sa belle tête, écouta cet appel essoufflé.

Mais lorsqu'elle eut entendu de nouveau les nobles hennissements de Scham, rendus cette fois plus puissants encore par un cri sauvage de courroux et de haine qui s'y joignait, comme un sanglant défi jeté à Hobgoblin, Roxana ne se contint plus, et perdit toute retenue...

*(A suivre.)*

ISONOMY.

(1) Voir les nos 592 et suivants.

# LES MÉMOIRES DE FITZSIMMONS (1)

*Par ROBERT FITZSIMMONS*
Ex-champion du monde des poids lourds et des poids moyens.

**Robert Fitzsimmons, poursuivant le récit de sa carrière, raconte une amusante anecdote. Elle est relative à un boxeur qui avait des prétentions au titre de champion du monde. Grâce à la valeur de son adversaire, il retourna à son ancien métier, au grand bonheur de sa famille.**

Plus qu'un round et j'allais pouvoir terminer le combat. Et cependant Starlight était aussi frais et aussi ardent que moi.

Jim Hall, qui me servait de second, me dit au repos :

— Finissez-le donc. Il y a longtemps que vous auriez pu le faire.

— Vous savez bien, répondis-je, que Larry Foley est venu dans mon coin me demander de faire durer le match pendant neuf rounds. Si je n'obéissais pas, il ne me donnerait plus de match ici.

— Voilà le neuvième round, vous pouvez y aller. Ne perdez pas de temps !

Le gong retentit. Aussitôt je me précipitai sur Starlight, mais il combattait comme un furieux. Cependant je le martelai de telle façon qu'avant la fin du round, je l'avais mis knock-out définitivement.

## CHAPITRE XI

FITZSIMMONS RACONTE COMMENT EN CONDUISANT UN BOXEUR, ABE COUGLE, A L'ABATTOIR, IL LE RAMÈNE A LA BOUCHERIE ET COMMENT IL BATTIT BLACK PEARL, QUI SE FAISAIT APPELER « LE PROCHAIN CHAMPION DU MONDE DES POIDS MOYENS ».

Dès mon arrivée à San Francisco je rencontrai et battis aisément Frank Allen en séance privée devant les membres du Club Athlétique de Californie. Ensuite, je matchai et mis knock-out au neuvième round Billy Mac Carthly au même club. J'ai déjà raconté ce combat. Puis, je devins champion du monde des poids moyens par ma victoire sur Jack Dempsey. Peu après, je devais rencontrer Jim Hall au Mennick Athletic Club à Saint-Paul, mais les organisateurs ne parvinrent pas à mettre le combat sur pieds et furent obligés de payer à Jim Hall et à moi le forfait de 15.000 francs prévu dans le contrat.

A cette époque, Chicago produisit un gros, vigoureux boucher en la personne de Abe Cougle, qui pesait 105 kilos et mesurait 1 m. 90. Tous ses compatriotes proclamaient qu'il était le plus hardi des combattants de l'époque et étaient fiers d'avoir découvert aussi fameux pugiliste. Il avait battu tous les poids lourds de l'Illinois et des Etats voisins. Un soir, il avait réussi à mettre knock-out quatre bons boxeurs les uns après les autres, avec un repos d'une demi-heure entre chaque match. Cougle et ses managers étaient ravis d'avoir l'occasion de rencontrer Jim Hall, l'homme que j'étais si anxieux de matcher à nouveau. Je demandai de me mesurer dans la même soirée avec ce redoutable comingman. On accepta.

Le soir du match arriva. Les organisateurs décidèrent de tirer à pile ou face pour savoir quel homme Cougle rencontrerait en premier. Cette décision ne m'arrangeait pas du tout. J'insistai pour commencer. Et j'allai rejoindre Cougle au vestiaire.

— Abe, vous devez combattre Jim Hall et moi, l'un après l'autre. Deux semblables matches dans la même soirée prouvent que vous êtes un pugiliste de grande valeur. Toutefois, il est un fait indéniable : vous n'avez aucune chance de me battre, tandis que vous pouvez prétendre à la victoire sur Jim Hall. Voilà donc ce que je vous propose : Voulez-vous que je vous épargne ? Si oui, nous ferons un match amical. Vous n'userez pas votre vigueur. Je ne vous frapperai pas brutalement parce que je suis sûr que vous pouvez triompher de Hall. Je me contenterai de faire du travail de jambes, vous ne chercherez pas à user de ma confiance pour me frapper traîtreusement. Si vous n'êtes pas mis knock-out par moi, si vous triomphez de Jim Hall dans la même soirée, vous serez considéré comme le boxeur le plus redoutable de l'époque.

Cougle était enchanté de cette proposition et accepta, bien entendu. Je fus donc le premier à me mesurer avec lui.

Je me contentai, dès le début, de fournir un petit jeu de jambes et de faire des feintes. Je me tenais loin de Cougle, lui portant de temps en temps de gentilles petites tapes. Je ne voulais pas en effet lui faire mal, puisque je le lui avais promis.

Cougle s'élance, me porte des swings du gauche et du droit, me martelant autant qu'il le peut. Moi, fidèle à mes conventions, je continuais le même jeu qu'au début, entrecoupé de quelques coups très légers, juste assez pour ne pas mécontenter les spectateurs.

Le gong retentit. J'avais une cruche d'eau dans mon coin. J'aperçois que Cougle n'en a pas. Je la saisis, traverse le ring et très galamment je vais lui offrir de quoi se rafraîchir.

Pendant le second round, je combats avec précaution, ne voulant pas donner de mauvais coups et ne me souciant pas d'en recevoir. Finalement, Cougle m'envoie un violent shift-punch avec le gauche. Je plonge. Il me manque. Mon adversaire, qui était très vigoureux, très robuste m'étreint de toutes ses forces comme si j'étais un ours noir. Puis il me donne avec son bras gauche un coup derrière la nuque. Enhardi, il recommence, m'écrasant le droit sur le sommet du front ; en quelques secondes, j'avais deux bosses grosses comme des œufs de canard. Enfin, pour couronner son œuvre, il tente de m'étrangler ; la pression était telle que je ne pouvais articuler un mot.

Je pus arriver à me délivrer de cette étreinte et vous pouvez parier tout ce que vous possédez au monde que j'allais me venger avec violence, abondance et rapidité.

— Je vais recommencer, me dit Cougle.

— Je ne vous en laisserai pas le temps, gros déplaisant, lui criai-je.

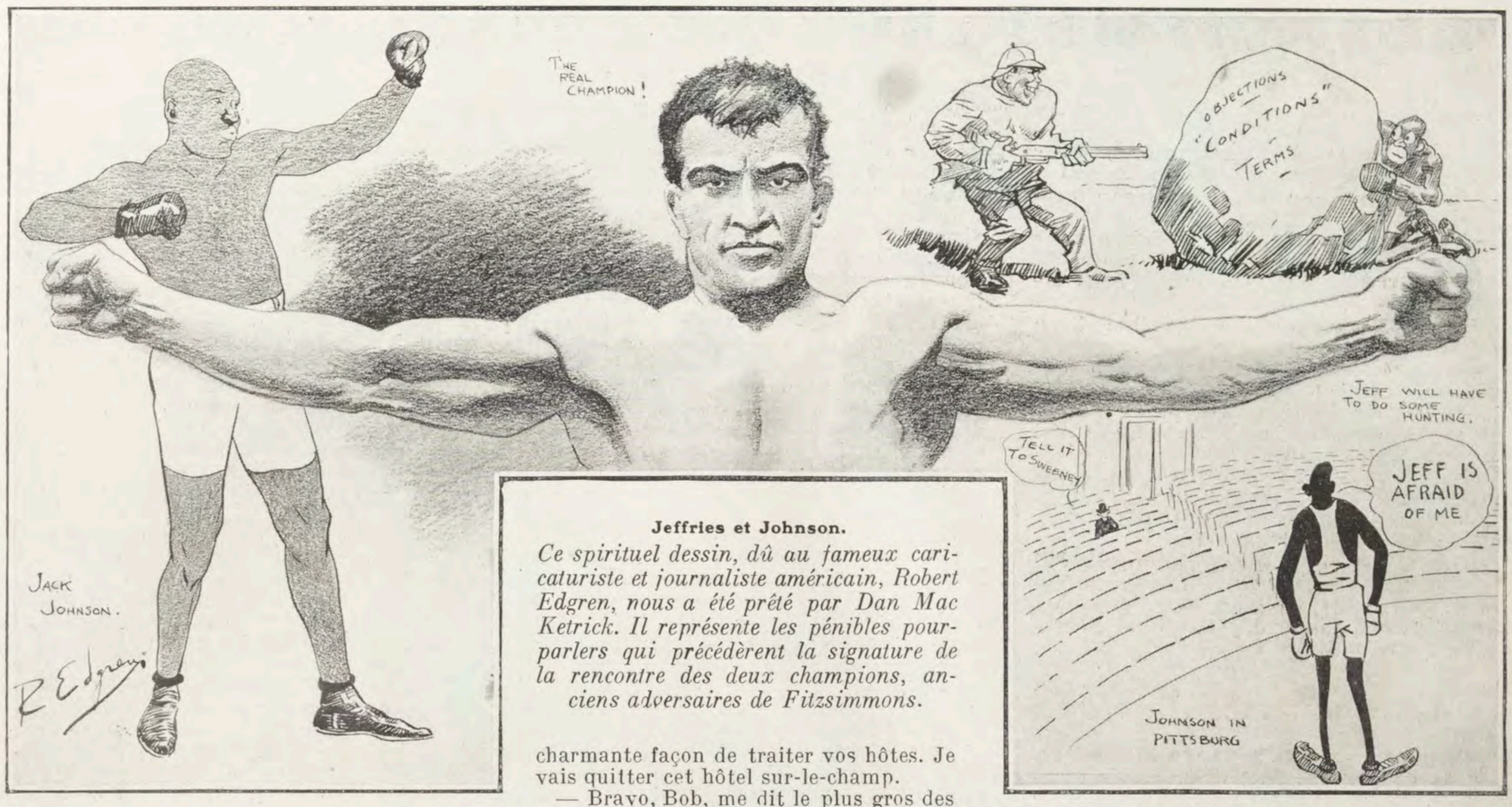
Et je tins ma promesse. Je feinte du gauche et lui délivre un formidable shift-punch qui l'envoie rouler par terre. On le transporte en hâte au vestiaire et pendant une demi-heure les médecins s'efforcent de le faire revenir à lui.

Alors on vint demander à Cougle s'il était prêt à rencontrer Jim Hall, mais le gros garçon s'écroula à nouveau rien qu'a cette pensée, refusant de matcher ni Hall, ni un autre.

**Fitzsimmons contre Sullivan.**

*Robert Fitzsimmons n'a jamais refusé de prêter son concours à une fête de bienfaisance. C'est ainsi que, dans la très curieuse photographie que nous publions, il donne une exhibition avec John L. Sullivan, dans un assaut de charité.*

(1) Voir les numéros 589 et suivants.




**Jeffries et Johnson.**

*Ce spirituel dessin, dû au fameux caricaturiste et journaliste américain, Robert Edgren, nous a été prêté par Dan Mac Ketrick. Il représente les pénibles pourparlers qui précédèrent la signature de la rencontre des deux champions, anciens adversaires de Fitzsimmons.*

Voyant cela, il me sembla que le moment était venu de vider ma vieille querelle avec mon ami Jim Hall. J'offris aussitôt de remplacer Cougle. Mais Hall répondit — et après tout, c'était une excuse plausible — que la bourse n'était plus suffisante pour deux hommes de notre valeur. Et je fus bien forcé, une fois de plus, d'attendre une meilleure occasion.

Pendant ce temps, Cougle avait été transporté loin de cet abattoir, dégoûté pour quelque temps sans doute du métier de boxeur.

Le lendemain ses quatre frères, dont le plus petit mesurait 1 mètre 85, vinrent me demander à l'hôtel. Un de mes amis se précipita dans l'escalier, n'attendant même pas l'ascenseur et grimpant les marches quatre à quatre. Sans cérémonie, il ouvre ma porte, entre dans ma chambre et crie essoufflé :

— Fitz, pour l'amour de Dieu, fuyez, le feu est à la maison.

— Quel feu! demandai-je avec calme. Je ne sens pas l'odeur de la fumée.

— Oh ! c'est pire que le feu, me répond mon ami avisé, c'est l'enfer en liberté ! Les quatre frères de Cougle sont là, il veulent vous tuer. Ils viennent certainement venger leur frère.

— Bien ! Si chacun des quatre est aussi bon boxeur que Cougle, je peux les battre sans douleur en me faisant même attacher la main gauche derrière la tête.

— Ne faites pas ça, Fitz, ce serait une sottise. Vous ne savez donc pas qu'ils veulent vous tuer. Ils ont apporté chacun de longs couteaux de boucher.

— Ah bah ! mais je ne leur laisserai pas même le temps de s'en servir.

Et je me livre un passage en repoussant mon ami affolé.

Dans le hall, la terreur clouait tout le monde sur place. Tout le personnel de l'hôtel, depuis le directeur jusqu'au garçon qui lave la vaisselle, était là, ne vivant plus et redoutant le choc des frères de Cougle avec Fitzsimmons.

Je descends les marches au milieu d'une armée de personnes accourues pour assister à cette tuerie. J'arrive devant les quatre gaillards. Tous les spectateurs se cachent les yeux et prennent ma témérité pour de la démence. Je fais celui qui s'informe :

— Quel est ce fracas ?

— Retournez dans votre chambre, M. Fitzsimmons, me répond quelqu'un. Les frères de Cougle sont là. Ils vont vous tuer.

— Vraiment? Enchanté de faire leur connaissance, dis-je. Où sont-ils? Vous avez une charmante façon de traiter vos hôtes. Je vais quitter cet hôtel sur-le-champ.

— Bravo, Bob, me dit le plus gros des frères du crack de Chicago. Bravo. Nous venons vous féliciter de la victoire que vous avez remportée sur notre frère.

— Merci, Messieurs, je vous salue.

La terreur de tout l'hôtel faisait place à la stupéfaction et tous ces gens prenaient un air stupide. Ils s'approchèrent cependant et entendirent notre conversation.

— M. Fitzsimmons, continue le plus gros des quatre Cougle, nous vous félicitons et nous nous permettons de vous remercier profondément. Vous avez obtenu dans une soirée ce qu'une famille entière s'est vu refuser depuis six ans.

Je ne comprenais pas. Je demandai des explications.

— Voilà. Nous ne sommes pas des boxeurs, dans notre famille. De père en fils, nous sommes tous bouchers. Aussi nous sommes-nous toujours opposés au désir d'Abe de devenir pugiliste. Nous n'avons jamais cessé de contrecarrer ses aspirations au championnat. Nos démarches furent vaines, tandis que vous, en deux ou trois coups de poings, vous lui avez enlevé toute velléité de continuer. Il a décidé de se retirer et ce matin il est venu nous supplier de le reprendre à la boucherie. C'est vous qui avez obtenu ce miracle, nous ne pouvons vous dire combien nous vous en sommes reconnaissants.

Et, depuis ce jour, la famille de Cougle et moi n'avons jamais cessé d'être amis.

Ne trouvant plus de poids moyens susceptibles de me résister, malgré mon poids, on m'opposait sans cesse à des poids lourds. Il se trouva cependant un homme prétentieux dans la catégorie des middleweight.

C'était un nommé Black Pearl qui faisait imprimer sous ses photographies: « Black Pearl, le prochain champion du monde des poids moyens. »

Voulant lui permettre de réaliser sa prédiction, je ne demandai pas mieux que de le rencontrer. Je me hâte de dire que quatre rounds suffirent pour lui donner l'idée de retrancher son titre hypothétique de ses photographies. Black Pearl était un bon boxeur dans toute l'acception du mot, il frappait dur, il avait l'habitude du ring, il tapait bien et encaissait avec stoïcisme, mais ni lui, ni aucun autre à cette époque n'était capable de me battre. J'étais le meilleur sans contestation possible et les hommes dont je triomphais ne subissaient aucune déchéance.

Lorsque nous étions déjà sur le ring et que le referee se préparait à nous donner ses instructions, Pearl vint à moi en souriant et m'assura qu'il était l'un de mes plus chauds admirateurs.

— Je pense le plus grand bien de vous, M. Fitzsimmons, me dit-il, et j'espère que vous ne m'en voudrez pas et que vous ne me garderez pas rancune si je vous bats ce soir. Je m'en excuse dès à présent, mais j'ai inventé un coup de poing irrésistible qui fera de moi le plus grand boxeur de l'époque. Ça y est, je le possède, je le sens dans mes os.

Je le félicitai de sa découverte. Je lui assurai que je serais bien contrarié d'être vaincu, mais que si c'était par lui et surtout par son fameux coup, je ne pourrais considérer cela comme une défaite.

Dès le début du combat, je m'efforçai de faire croire à Black Pearl que je n'avais jamais été aussi sérieux dans un combat et que j'avais peur de son coup qui devait me faire voir trente-six chandelles et entendre des cloches. J'allais connaître, selon Pearl, les effets du « Bonsoir, maman, je m'en vais dormir ». Je touchais mon adversaire de temps en temps et me découvrais pour lui permettre de me mettre knock-out. Mais c'était une feinte, croyez-le bien, et je veillais sagement.

Lorsque le gong sonna, je complimentai Black Pearl, lui disant qu'il était assurément un grand boxeur, et quand il se présenta pour le second round, il se pavanait comme un paon dont chacun vient admirer le plumage. Pour le faire revenir à des sentiments plus modestes, je lui donne un bon hook du gauche à la mâchoire. Il chancelle. Ses dents de perles claquent, sa tête tombe en arrière et avant qu'elle soit revenue à sa position normale, je porte un doublé au cœur, tout en ajoutant dans un gros rire :

— Pearl, vieux frère, ceci est le commencement de la fin de votre fameux coup.

— Oh ! Monsieur Fitzsimmons, fut tout ce qu'il fut capable de répondre.

Et à partir de ce moment, je mène la vie dure à ce pauvre fat. D'un shift, je l'envoie à terre. Il tombe sur les genoux, mais se relève à la neuvième seconde. Je recommence, me contentant de le donner très léger, comme s'il s'était agi d'un simple échantillon. Black Pearl retourne à terre, mais le gong le sauve. Il peut aller se remettre.

*(A suivre.)* ROBERT FITZSIMMONS.

(Traduction et adaptation par Jacques Mortane.)



Imprimerie de la *Vie au Grand Air*. — Paris. — H.-L. MOTTI. *Le Gérant* : CAMILLE LECESTRE.